BnF Gallica

Le comte de Monte-Cristo

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Dumas, Alexandre (1802-1870). Le comte de Monte-Cristo. 1845.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE COMTE

DE

MONTE-CHRISTO

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

PARIS.

PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DES OEUVRES COMPLÈTES D'EUGÈNE SUE

11, RUE DU JARDINET.

1845

LE COMTE

DE

MONTE-CHRISTO.

7008

29890

PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

C.

LE COMTE

DE

MONTE-CHRISTO.

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

I.

PARIS.

PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DES ŒUVRES COMPLÈTES D'EUGÈNE SUE,

11, RUE DU JARDINET.

1845.

1844
18 4 4 2
R 55557
microfilm

BIBLIOTECA CENTRAL

LE COMTE
DE
MONTE-CHRISTO.

CHAPITRE PREMIER.

MARSEILLE. — L'ARRIVÉE.

Le 24 février 1815, la vigie de Notre-Dame-de-la-Garde signala le trois-mâts *le Pharaon*, venant de Smyrne, Trieste et Naples.

Comme d'habitude, un pilote côtier

partit aussitôt du port, rasa le château d'If, et alla aborder le navire entre le cap de Morgion et l'île de Rion.

Aussitôt, comme d'habitude encore, la plate-forme du fort Saint-Jean s'était couverte de curieux; car c'est toujours une grande affaire à Marseille, que l'arrivée d'un bâtiment, surtout quand ce bâtiment, comme *le Pharaon*, a été construit, gréé, armé sur les chantiers de la vieille Phocée, et appartient à un armateur de la ville.

Cependant ce bâtiment s'avançait; il avait heureusement franchi le détroit que quelque secousse volcanique a creusé entre l'île de Calasareigne et l'île de Jaros; il avait doublé Pomègue, et il s'avançait sous

ses trois huniers, son grand foc et sa brigantine, mais si lentement et d'une allure si triste, que les curieux, avec cet instinct qui pressent un malheur, se demandaient quel accident pouvait être arrivé à bord. Néanmoins les experts en navigation reconnaissaient que si un accident était arrivé, ce ne pouvait être au bâtiment lui-même; car il s'avançait dans toutes les conditions d'un navire parfaitement gouverné : son ancre était en mouillage, ses haubans de beaupré décrochés; et près du pilote qui s'apprêtait à diriger *le Pharaon* par l'étroite entrée du port de Marseille était un jeune homme au geste rapide et à l'œil actif, qui surveillait chaque mouvement du navire et répétait chaque ordre du pilote.

La vague inquiétude qui planait sur la foule avait particulièrement atteint un des spectateurs de l'esplanade de Saint-Jean, de sorte qu'il ne put attendre l'entrée du bâtiment dans le port; il sauta dans une petite barque et ordonna de ramer au-devant du *Pharaon*, qu'il atteignit en face de l'anse de la Réserve.

En voyant venir cet homme, le jeune marin quitta son poste à côté du pilote et vint, le chapeau à la main, s'appuyer à la muraille du bâtiment.

C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, grand, svelte, avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ébène; il y avait dans toute sa personne cet air de calme et de résolution particulier aux

hommes habitués depuis leur enfance à lutter avec le danger.

— Ah, c'est vous, Dantès ! cria l'homme à la barque, qu'est-il donc arrivé, et pourquoi cet air de tristesse répandu sur tout votre bord ?

— Un grand malheur, monsieur Morrel ! répondit le jeune homme, un grand malheur, pour moi surtout : à la hauteur de Civita Vecchia, nous avons perdu ce brave capitaine Leclère.

— Et le chargement ? demanda vivement l'armateur.

— Il est arrivé à bon port, monsieur Morrel, et je crois que vous serez content

sous ce rapport; mais ce pauvre capitaine Leclère...

— Que lui est-il donc arrivé, demanda l'armateur d'un air visiblement soulagé, que lui est-il donc arrivé, à ce brave capitaine ?

— Il est mort.

— Tombé à la mer ?

— Non, monsieur; mort d'une fièvre cérébrale, au milieu d'horribles souffrances. Puis, se retournant vers ses hommes :

— Holà hé ! dit-il, chacun à son poste pour le mouillage !

L'équipage obéit. Au même instant, les huit ou dix matelots qui le composaient

s'élançèrent, les uns sur les écoutes, les autres sur les bras, les autres aux drisses, les autres aux hallebas des focs, enfin les autres aux cargues des voiles.

Le jeune marin jeta un coup d'œil nonchalant sur ce commencement de manœuvre. et, voyant que ses ordres allaient s'exécuter, il revint à son interlocuteur.

— Et comment ce malheur est-il donc arrivé ? continua l'armateur reprenant la conversation où le jeune marin l'avait quittée.

— Mon Dieu, monsieur ! de la façon la plus imprévue : après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclère quitta Naples fort agité ;

au bout de vingt-quatre heures la fièvre le prit, trois jours après il était mort...

Nous lui avons fait les funérailles ordinaires, et il repose décemment enveloppé dans un hamac, avec un boulet de trente-six aux pieds et un à la tête, à la hauteur de l'île d'el Giglio. Nous rapportons à sa veuve sa croix-d'honneur et son épée. C'était bien la peine, continua le jeune homme avec un sourire mélancolique, de faire dix ans la guerre aux Anglais pour en arriver à mourir comme tout le monde, dans son lit.

— Dame ! que voulez-vous, monsieur Édemond! reprit l'armateur, qui paraissait se consoler de plus en plus, nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens

fassent place aux nouveaux; sans cela, il n'y aurait pas d'avancement: et du moment que vous m'assurez que la cargaison...

— Est en bon état, monsieur Morrel, je vous en réponds. Voici un voyage que je vous donne le conseil de ne point escompter pour 25,000 fr. de bénéfice.

Puis, comme on venait de dépasser la tour ronde : Range à carguer les voiles de hune, le foc et la brigantine ! cria le jeune marin ; faites penaud !

L'ordre s'exécuta avec presque autant de promptitude que sur un bâtiment de guerre.

— Amène et cargue partout.

Au dernier commandement, toutes les voiles s'abaissèrent; et le navire s'avança d'une façon presque insensible, ne marchant plus que par l'impulsion donnée.

— Et maintenant, si vous voulez monter, monsieur Morrel, dit Dantès voyant l'impatience de l'armateur, voici votre comptable, M. Danglars, qui sort de sa cabine, et qui vous donnera tous les renseignements que vous pouvez désirer. Quant à moi, il faut que je veille au mouillage et que je mette le navire en deuil.

L'armateur ne se le fit pas dire à deux fois. Il saisit un câble que lui jeta Dantès, et avec une dextérité qui eût fait honneur à un homme de mer il gravit les échelons

cloués sur le flanc rebondi du bâtiment, tandis que celui-ci, retournant à son poste de second, cédait la conversation à celui qu'il avait annoncé sous le nom de Danglars, et qui sortant de sa cabine s'avançait effectivement au-devant de l'armateur.

Le nouveau venu était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une figure assez sombre, obséquieux envers ses supérieurs, insolent envers ses subordonnés ; aussi, outre son titre d'agent comptable, qui est toujours un motif de répulsion pour les matelots, était-il généralement aussi mal vu de l'équipage qu'Édemont Dantès au contraire en était aimé.

— Eh bien, monsieur Morrel, dit Dan-

glars, vous savez déjà le malheur, n'est-ce pas?

— Oui, oui! pauvre capitaine Leclère! C'était un brave et honnête homme!

— Et un excellent marin surtout, vieilli entre le ciel et l'eau, comme il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la maison Morrel et fils, répondit Danglars.

— Mais, dit l'armateur suivant des yeux Dantès qui cherchait son mouillage, mais il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être si vieux marin que vous le dites, Danglars, pour connaître son métier, et voici notre ami Édemond qui fait le sien, ce me semble, en homme qui n'a besoin de demander de conseils à personne.

— Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine, oui, c'est jeune, et cela ne doute de rien. A peine le capitaine a-t-il été mort qu'il a pris le commandement sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe au lieu de revenir directement à Marseille.

— Quant à prendre le commandement du navire, dit l'armateur, c'était son devoir comme second ; quant à perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, il a eu tort : à moins que le navire n'ait eu quelque avarie à réparer.

— Le navire se portait comme je me porte, et comme je désire que vous vous portiez, monsieur Morrel ; et cette journée

et demie a été perdue par pur caprice, pour le plaisir d'aller à terre, voilà tout.

— Dantès, dit l'armateur se retournant vers le jeune homme, venez donc ici.

— Pardon, monsieur, dit Dantès, je suis à vous dans un instant. Puis s'adressant à l'équipage :

— Mouille, dit-il.

Aussitôt l'ancre tomba, et la chaîne fila avec bruit. Dantès resta à son poste, malgré la présence du pilote, jusqu'à ce que cette dernière manœuvre fût terminée; puis alors : Abaissez la flamme à mi-mât, dit-il, mettez le pavillon en berne, croisez les vergues.

— Vous voyez, dit Danglars, il se croit déjà capitaine, sur ma parole.

— Et il l'est de fait, dit l'armateur.

— Oui, sauf votre signature et celle de votre associé, monsieur Morrel.

— Dame, pourquoi ne le laisserions-nous pas à ce poste, dit l'armateur; il est jeune, je le sais bien, mais il me paraît tout à la chose, et fort expérimenté dans son état!

Un nuage passa sur le front de Danglars.

— Pardon, monsieur Morrel, dit Dantès en s'approchant; maintenant que le

navire est mouillé, me voilà tout à vous : vous m'avez appelé, je crois?

Danglars fit un pas en arrière.

— Je voulais vous demander pourquoi vous vous étiez arrêté à l'île d'Elbe.

— Je l'ignore, monsieur : c'était pour accomplir un dernier ordre du capitaine Leclère, qui, en mourant, m'avait remis un paquet pour le grand-maréchal Bertrand.

— L'avez-vous donc vu, Édemond?

— Qui?

— Le grand-maréchal.

— Oui.

Morrel regarda autour de lui, et tira Dantès à part.

—Et comment va l'Empereur? demanda-t-il vivement.

— Bien, autant que j'en ai pu juger par mes yeux.

— Vous avez donc vu l'Empereur aussi ?

— Il est entré chez le maréchal pendant que j'y étais.

— Et vous lui avez parlé?

— C'est-à-dire que c'est lui qui m'a parlé, monsieur, dit Dantès en souriant.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il m'a fait des questions sur le bâtiment, sur l'époque de son départ pour Marseille, sur la route qu'il avait suivie et sur

la cargaison qu'il portait. Je crois que s'il eût été vide, et que j'en eusse été le maître, son intention eût été de l'acheter ; mais je lui ai dit que je n'étais que simple second, et que le bâtiment appartenait à la maison Morrel et fils. — Ah, ah ! a-t-il dit, je la connais. Les Morrel sont armateurs de père en fils, et il y avait un Morrel qui servait dans le même régiment que moi lorsque j'étais en garnison à Valence.

— C'est, pardieu, vrai ! s'écria l'armateur tout joyeux, c'était Policar Morrel, mon oncle, qui est devenu capitaine. Dantès, vous direz à mon oncle que l'Empereur s'est souvenu de lui, et vous le verrez pleurer, le vieux grognard. Allons, allons, continua l'armateur en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme, vous avez

bien fait, Dantès, de suivre les instructions du capitaine Leclère et de vous arrêter à l'île d'Elbe. Quoi! si l'on savait que vous avez remis un paquet au maréchal et causé avec l'Empereur, cela pourrait vous compromettre.

— En quoi voulez-vous, monsieur, que cela me compromette? dit Dantès; je ne sais même pas ce que je portais, et l'Empereur ne m'a fait que les questions qu'il eût faites au premier venu. Mais, pardon, reprit Dantès, voici la santé et la douane qui nous arrivent : vous permettez, n'est-ce pas?

— Faites, faites, mon cher Dantès.

Le jeune homme s'éloigna, et à mesure

qu'il s'éloignait Danglars se rapprocha.

— Eh bien, demanda-t-il, il paraît qu'il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à Porto-Ferrajo?

— D'excellentes, mon cher monsieur Danglars.

— Ah! tant mieux, répondit celui-ci, car c'est toujours pénible de voir un camarade qui ne fait pas son devoir.

— Dantès a fait le sien, répondit l'armateur, et il n'y a rien à dire. C'était le capitaine Leclère qui lui avait ordonné cette relâche.

— A propos du capitaine Leclère, ne vous a-t-il pas remis une lettre de lui?

— Qui ?

— Dantès.

— A moi, non ! En avait-il donc une?

— Je croyais qu'outre le paquet le capitaine Leclère lui avait confié une lettre.

— De quel paquet voulez-vous parler, Danglars?

— Mais de celui que Dantès a déposé en passant à Porto-Ferrajo.

— Comment savez-vous qu'il avait un paquet à déposer à Porto-Ferrajo?

Danglars rougit.

— Je passais devant la porte du capitaine qui était entr'ouverte, et je lui ai vu

remettre ce paquet et cette lettre à Dantès.

— Il ne m'en a point parlé, dit l'armateur; mais s'il a cette lettre il me la remettra.

Danglars réfléchit un instant.

— Alors, monsieur Morrel, je vous prie, dit-il, ne parlez point de cela à Dantès. Je me serai trompé.

En ce moment le jeune homme revenait. Danglars s'éloigna.

— Eh bien, mon cher Dantès, êtes-vous libre? demanda l'armateur.

— Oui, monsieur.

— La chose n'a pas été longue.

— Non, j'ai donné aux douaniers la liste de nos marchandises; et quant à la consigne, elle avait envoyé avec le pilote côtier un homme à qui j'ai remis nos papiers.

— Alors, vous n'avez plus rien à faire ici?

Dantès jeta un regard rapide autour de lui.

— Non, tout est en ordre, dit-il.

— Vous pouvez donc alors venir dîner avec nous.

— Excusez-moi, monsieur Morrel, excusez-moi, je vous prie, mais je dois ma première visite à mon père. Je n'en suis

pas moins bien reconnaissant de l'honneur que vous me faites.

— C'est juste, Dantès, c'est juste. Je sais que vous êtes bon fils.

— Et, demanda Dantès avec une certaine hésitation, et il se porte bien, que vous sachiez, mon père?

— Mais, je crois qu'oui, mon cher Édemond, quoique je ne l'aie pas aperçu.

— Oui, il se tient enfermé dans sa petite chambre.

— Cela prouve au moins qu'il n'a manqué de rien pendant votre absence.

Dantès sourit.

— Mon père est fier, monsieur, et eût-il manqué de tout, je doute qu'il eût demandé quelque chose à qui que ce soit au monde, excepté à Dieu.

— Eh bien, après cette première visite, nous comptons sur vous.

— Excusez-moi encore, monsieur Morrel, mais, après cette première visite, j'en ai une seconde qui ne me tient pas moins au cœur.

— Ah ! c'est vrai, Dantès, j'oubliais qu'il y aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience que votre père : c'est la belle Mercédès.

Dantès rougit.

— Ah, ah ! dit l'armateur, cela ne m'étonne plus, qu'elle soit venue trois fois me demander des nouvelles du *Pharaon*. Peste ! Édemond, vous n'êtes point à plaindre, et vous avez là une jolie maîtresse !

— Ce n'est point ma maîtrese, monsieur, dit gravement le jeune marin, c'est ma fiancée.

— C'est quelquefois tout un, dit l'armateur en riant.

— Pas pour nous, monsieur, répondit Dantès.

— Allons, allons, mon cher Édemond, continua l'armateur, que je ne vous retienne pas; vous avez assez bien fait mes

affaires pour que je vous donne tout loisir de faire les vôtres. Avez-vous besoin d'argent ?

—Non, monsieur; j'ai tous mes appointements du voyage, c'est-à-dire près de trois mois de solde.

—Vous êtes un garçon rangé, Edemond.

— Ajoutez que j'ai un père pauvre, monsieur Morrel.

— Oui, oui, je sais que vous êtes bon fils. Allez donc voir votre père : j'ai un fils aussi, et j'en voudrais fort à celui qui, après un voyage de trois mois, le retiendrait loin de moi.

— Alors, vous permettez ? dit le jeune homme en saluant.

— Oui, si vous n'avez rien de plus à me dire.

— Non.

— Le capitaine Leclère ne vous a pas, en mourant, donné une lettre pour moi ?

—Il lui eût été impossible d'écrire, monsieur ; mais cela me rappelle que j'aurai un congé de quelques jours à vous demander.

— Pour vous marier ?

— D'abord ; puis pour aller à Paris.

— Bon, bon ! vous prendrez le temps

que vous voudrez, Dantès ; le temps de décharger le bâtiment vous prendra bien six semaines, et nous ne nous remettrons guère en mer avant trois... seulement, dans trois mois, il faudra que vous soyez là. Le *Pharaon*, continua l'armateur en frappant sur l'épaule du jeune marin, ne pourrait pas repartir sans son capitaine.

— Sans son capitaine ! s'écria Dantès les yeux brillants de joie, faites bien attention à ce que vous me dites là, monsieur, car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur. Votre intention serait-elle de me nommer capitaine du *Pharaon* ?

— Si j'étais seul, je vous tendrais la main, mon cher Dantès, et je vous dirais :

C'est fait ; mais j'ai un associé, et vous savez le proverbe italien : « Che a compagno a padrone. » Mais la moitié de la besogne est faite au moins, puisque sur deux voix vous en avez déjà une. Rapportez-vous-en à moi de vous avoir l'autre, et je ferai de mon mieux.

—Oh, monsieur Morrel ! s'écria le jeune marin saisissant, les larmes aux yeux, les mains de l'armateur, monsieur Morrel, je vous remercie au nom de mon père et de Mercédès.

— C'est bien, c'est bien, Édemond, il y a un Dieu au ciel pour les braves gens, que diable ! Allez voir votre père, allez voir Mercédès et revenez me voir après.

— Vous ne voulez pas que je vous ramène à terre ?

— Non, merci ; je reste à régler mes comptes avec Danglars. Avez-vous été content de lui pendant le voyage ?

— C'est selon le sens que vous attachez à cette question, monsieur : si c'est comme bon camarade, non ; car je crois qu'il ne m'aime pas depuis le jour où j'ai eu la bêtise, à la suite d'une petite querelle que nous avions eue ensemble, de lui proposer de nous arrêter dix minutes à l'île de Monte-Christo pour vider cette querelle ; proposition que j'avais eu tort de lui faire, et qu'il avait eu, lui, raison de refuser. Si c'est comme comptable que vous me faites cette question, je crois qu'il n'y a rien

à dire, et que vous serez content de la façon dont sa besogne est faite.

— Mais, demanda l'armateur, voyons, Dantès, si vous étiez capitaine du *Pharaon*, garderiez-vous Danglars avec plaisir ?

— Capitaine ou second, monsieur Morrel, répondit Dantès, j'aurai toujours les plus grands égards pour ceux qui posséderont la confiance de mes armateurs.

— Allons, allons, Dantès ! je vois qu'en tout point vous êtes un brave garçon ; que je ne vous retienne plus ; allez, car je vois que vous êtes sur des charbons.

— J'ai donc mon congé ? demanda Dantès.

— Allez, je vous dis.

— Vous permettez que je prenne votre canot ?

— Prenez.

— Au revoir, monsieur Morrel, et mille fois merci.

— Au revoir, mon cher Édemond, bonne chance !

Le jeune marin sauta dans le canot, alla s'asseoir à la poupe, et donna l'ordre d'aborder à la Cannebière. Deux matelots se penchèrent aussitôt sur leurs rames, et l'embarcation glissa aussi rapidement qu'il est possible de le faire au milieu des mille barques qui obstruent l'espèce de rue

étroite qui conduit, entre deux rangées de navires, de l'entrée du port au quai d'Orléans.

L'armateur le suivit des yeux en souriant, jusqu'au bord, le vit sauter sur les dalles du quai, et se perdre aussitôt au milieu de la foule bariolée, qui, de cinq heures du matin à neuf heures du soir, encombre cette fameuse rue de la Cannebière, dont les Phocéens modernes sont si fiers, qu'ils disent avec le plus grand sérieux du monde, et avec cet accent qui donne tant de caractère à ce qu'ils disent : Si Paris avait la Cannebière, Paris serait un petit Marseille.

En se retournant, l'armateur vit derrière lui Danglars, qui, en apparence, semblait

attendre ses ordres, mais qui, en réalité, suivait comme lui le jeune marin du regard.

Seulement, il y avait une grande différence dans l'expression de ce double regard qui suivait le même homme.

CHAPITRE II.

LE PÈRE ET LE FILS.

Laissons Danglars aux prises avec le génie de la haine, essayer de souffler contre son camarade quelque maligne supposition à l'oreille de l'armateur, et suivons Dantès, qui, après avoir parcouru la Cannebière dans toute sa longueur, prend la rue de Noailles, entre dans une

petite maison située du côté gauche des allées de Meillan, monte vivement les quatre étages d'un escalier obscur, et, se retenant à la rampe d'une main, comprimant de l'autre les battements de son cœur, s'arrête devant une porte entrebâillée, qui laisse voir jusqu'au fond d'une petite chambre.

Cette chambre était celle qu'habitait le père de Dantès.

La nouvelle de l'arrivée du *Pharaon* n'était pas encore parvenue au vieillard, qui s'occupait, monté sur une chaise, à palissader, d'une main tremblante, quelques capucines, mêlées de clématites, qui montaient en grimpant le long du treillage de sa fenêtre.

Tout à coup il se sentit prendre à bras le corps, et une voix bien connue s'écria derrière lui :

— Mon père, mon bon père !

Le vieillard jeta un cri, et se retourna; puis, voyant son fils, il se laissa aller dans ses bras, tout tremblant et tout pâle.

— Qu'as-tu donc, père, s'écria le jeune homme inquiet, serais-tu malade ?

—Non, non, mon cher Édemond, mon fils, mon enfant ! non ; mais je ne t'attendais pas, et la joie, le saisissement de te revoir ainsi à l'improviste ; ah, mon Dieu ! il me semble que je vais mourir !

—Eh bien ! remets-toi donc, père ! c'est

moi, c'est bien moi ! On dit toujours que la joie ne fait pas de mal, et voilà pourquoi je suis entré ici sans préparations. Voyons, souris-moi, au lieu de me regarder, comme tu le fais, avec des yeux égarés; je reviens, et nous allons être heureux.

— Ah, tant mieux, garçon ! reprit le vieillard ; mais, comment allons-nous être heureux? tu ne me quittes donc plus? voyons, conte-moi ton bonheur !

— Que le Seigneur me pardonne, dit le jeune homme, de me réjouir d'un bonheur fait avec le deuil d'une famille, mais Dieu sait que je n'eusse pas désiré ce bonheur; il arrive, et je n'ai pas la force de m'en affliger : le brave capitaine Leclère est

mort, mon père, et il est probable que, par la protection de monsieur Morrel, je vais avoir sa place. Comprenez-vous, mon père? capitaine à vingt ans !... avec cent louis d'appointements, et une part dans les bénéfices ! n'est-ce pas plus que ne pouvait vraiment l'espérer un pauvre matelot comme moi !

— Oui, mon fils, oui, en effet, dit le vieillard, c'est bien heureux.

— Aussi je veux que, du premier argent que je toucherai, vous ayez une petite maison avec un jardin pour planter vos clématites, vos capucines et vos chèvre-feuilles... Mais, qu'as-tu donc, père, on dirait que tu te trouves mal ?

— Patience, patience ! ce ne sera rien.

Et les forces manquant au vieillard, il se renversa en arrière.

— Voyons, voyons ! dit le jeune homme, un verre de vin, mon père, cela vous ranimera ; où mettez-vous votre vin ?

— Non, merci ! ne cherche pas; je n'ai pas besoin, dit le vieillard essayant de retenir son fils.

— Si fait, si fait, père, indiquez-moi l'endroit...

Et il ouvrit deux ou trois armoires.

— Inutile... dit le vieillard, il n'y a plus de vin.

— Comment, il n'y a plus de vin ! dit en pâlissant à son tour Dantès regardant

alternativement les joues creuses et blêmes du vieillard et les armoires vides; comment, il n'y a plus de vin ! auriez-vous manqué d'argent, mon père ?

— Je n'ai manqué de rien puisque te voilà, dit le vieillard.

— Cependant, balbutia Dantès en essuyant la sueur qui coulait de son front, cependant je vous avais laissé deux cents francs, il y a trois mois, en partant.

— Oui, oui, Édemond, c'est vrai ; mais tu avais oublié en partant une petite dette chez le voisin Caderousse : il me l'a rappelée, en me disant que, si je ne payais pas pour toi, il irait se faire payer chez M. Morrel ; alors, tu comprends, de peur que cela ne te fît du tort...

— Eh bien?

— Eh bien! j'ai payé, moi.

— Mais, s'écria Dantès, c'était cent quarante francs que je devais à Caderousse!

— Oui, balbutia le vieillard.

— Et vous les avez donnés sur les deux cents francs que je vous avais laissés?

Le vieillard fit un signe de tête.

— De sorte que vous avez vécu trois mois avec soixante francs, murmura le jeune homme.

— Tu sais combien il me faut peu de chose, dit le vieillard.

— Oh, mon Dieu, mon Dieu! pardon-

nez-moi, s'écria Édemond en se jetant à genoux devant le bonhomme.

— Que fais-tu donc?

— Oh! vous m'avez déchiré le cœur.

— Bah! te voilà, dit le vieillard en souriant, maintenant tout est oublié, car tout est bien.

—Oui, me voilà, dit le jeune homme, me voilà avec un bel avenir et un peu d'argent; tenez, père, dit-il, prenez, prenez et envoyez chercher tout de suite quelque chose.

Et il vida sur la table ses poches, qui contenaient une douzaine de pièces d'or, cinq ou six écus de cinq francs, et de la menue monnaie.

Le visage du vieux Dantès s'épanouit.

— A qui cela? dit-il.

— Mais, à moi!... à toi!.. à nous!... prends, achète des provisions; sois heureux, demain il y en aura d'autre.

— Doucement, doucement, dit le vieillard en souriant, avec ta permission j'userai modérément de ta bourse, on croirait, si l'on me voyait acheter trop de choses à la fois, que j'ai été obligé d'attendre ton retour pour les acheter.

— Fais comme tu voudras; mais, avant toutes choses, prends une servante, père. Je ne veux plus que tu restes seul. J'ai du café de contrebande et d'excellent tabac dans un petit coffre de la cale, tu l'auras

dès demain; mais, chut! voici quelqu'un.

— C'est Caderousse qui aura appris ton arrivée, et qui vient sans doute te faire son compliment de bon retour.

— Bon, encore des lèvres qui disent une chose tandis que le cœur en pense une autre! murmura Édemond. Mais, n'importe, c'est un voisin qui nous a rendu service autrefois, qu'il soit le bienvenu.

En effet, au moment ou Édemond achevait la phrase à voix basse, on vit apparaître, encadrée par la porte du palier, la tête noire et barbue de Caderousse; c'était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans: il tenait à sa main un morceau de drap qu'en sa qualité de tailleur il s'apprêtait à changer en un revers d'habit.

— Eh, te voilà donc revenu, Édemond, dit-il avec un accent marseillais des plus prononcés et avec un large sourire qui découvrait ses dents blanches comme de l'ivoire.

— Comme vous voyez, voisin Cadeusse, et prêt à vous être agréable en quelque chose que ce soit, répondit Dantès en dissimulant mal sa froideur sous cette offre de service.

— Merci, merci, heureusement je n'ai besoin de rien, et ce sont même quelquefois les autres qui ont besoin de moi. Dantès fit un mouvement. Je ne dis pas cela pour toi, garçon. Je t'ai prêté de l'argent, tu me l'as rendu; cela se fait entre bons voisins, et nous sommes quittes.

— On n'est jamais quitte envers ceux qui nous ont obligé, dit Dantès, car lorsqu'on ne leur doit plus l'argent on leur doit la reconnaissance.

— A quoi bon parler de cela! Ce qui est passé, est passé. Parlons de ton heureux retour, garçon. J'étais donc allé comme cela sur le port pour rassortir du drap marron, lorsque je rencontre l'ami Danglars.

— Toi, à Marseille?

— Eh oui! tout de même, me répondit-il.

— Je te croyais à Smyrne.

— J'y pourrais être, car j'en reviens.

— Et Édemond, où est-il donc, le petit?

— Mais chez son père sans doute, répondit Danglars, et alors je suis venu, continua Caderousse, pour avoir le plaisir de serrer la main à un ami!

— Ce bon Caderousse, dit le vieillard, il nous aime tant.

— Certainement que je vous aime, et que je vous estime encore, attendu que les honnêtes gens sont rares! Mais il paraît que tu reviens riche, garçon? continua le tailleur en jetant un regard oblique sur la poignée d'or et d'argent que Dantès avait déposée sur la table.

Le jeune homme remarqua l'éclair de convoitise qui illumina les yeux noirs de son voisin.

— Eh, mon Dieu ! dit-il négligemment, cet argent n'est point à moi, je manifestais au père la crainte qu'il n'eût manqué de quelque chose en mon absence, et, pour me rassurer, il a vidé sa bourse sur la table. Allons, père, continua Dantès, remettez cet argent dans votre tirelire; à moins que le voisin Caderousse n'en ait besoin à son tour, auquel cas il est bien à son service.

Non pas, garçon, dit Caderousse, je n'ai besoin de rien, et, Dieu merci, l'état nourrit son homme; garde ton argent, garde : on n'en a jamais de trop; ce qui n'empêche pas que je ne te sois obligé de ton offre comme si j'en profitais.

— C'était de bon cœur, dit Dantès.

— Je n'en doute pas. Eh bien ! te voilà donc au mieux avec M. Morrel, câlin que tu es ?

— M. Morrel a toujours eu beaucoup de bonté pour moi, répondit Dantès.

— En ce cas, tu as eu tort de refuser son dîner.

— Comment, refuser son dîner, reprit le vieux Dantès, il t'avait donc invité à dîner ?

— Oui, mon père, reprit Édemond en souriant de l'étonnement que causait à son père l'excès d'honneur dont il était l'objet.

— Et pourquoi donc as-tu refusé, fils ? demanda le vieillard.

— Pour revenir plus tôt près de vous, mon père, répondit le jeune homme, j'avais hâte de vous voir.

— Cela l'aura contrarié, ce bon M. Morrel, reprit Caderousse, et quand on vise à être capitaine c'est un tort que de contrarier son armateur.

— Je lui ai expliqué la cause de mon refus, reprit Dantès, et il l'a compris, je l'espère.

— Ah ! c'est que pour être capitaine, il faut un peu flatter ses patrons.

— J'espère être capitaine sans cela, répondit Dantès.

— Tant mieux, tant mieux ! cela fera plaisir à tous les anciens amis, et je sais

quelqu'un là-bas, derrière la citadelle Saint-Nicolas, qui n'en sera pas fâché.

— Mercédès, dit le vieillard.

— Oui, mon père, reprit Dantès, et, avec votre permission, maintenant que je vous ai vu, maintenant que je sais que vous vous portez bien et que vous avez tout ce qu'il vous faut, je vous demanderai la permission d'aller faire visite aux Catalans.

— Va, mon enfant, va, dit le vieux Dantès, et Dieu te bénisse dans ta femme comme il m'a béni dans mon fils !

— Sa femme ! dit Caderousse, comme vous y allez, père Dantès! elle ne l'est pas encore, ce me semble !

— Non ; mais, selon toute probabilité, répondit Édemond, elle ne tardera point à le devenir.

— N'importe, n'importe, dit Caderousse, tu as bien fait de te dépêcher, garçon.

— Pourquoi cela ?

— Parce que la Mercédès est une belle fille, et que les belles filles ne manquent pas d'amoureux; celle-là surtout, ils la suivent par douzaines.

— Vraiment ? dit Édemond avec un sourire sous lequel perçait une légère nuance d'inquiétude.

— Oh oui, reprit Caderousse, et de beaux partis même; mais, tu comprends,

tu vas être capitaine, on n'aura garde de te refuser, toi !

— Ce qui veut dire, reprit Dantès avec un sourire qui dissimulait mal son inquiétude, que si je n'étais pas capitaine...

— Eh ! eh ! fit Caderousse.

— Allons, allons, dit le jeune homme, j'ai meilleure opinion que vous des femmes en général et de Mercédès en particulier, et, j'en suis convaincu, que je sois capitaine ou non, elle me restera fidèle.

— Tant mieux, tant mieux ! dit Caderousse, c'est toujours, quand on va se marier, une bonne chose que d'avoir la foi ; mais, n'importe, crois-moi, garçon, ne perds pas de temps à aller lui annoncer ton

arrivée et à lui faire part de tes espérances.

— J'y vais, dit Édemond.

Et il embrassa son père, salua Caderousse d'un signe de tête et sortit.

Caderousse resta un instant encore; puis, prenant congé du vieux Dantès, il descendit à son tour et alla rejoindre Danglars, qui l'attendait au coin de la rue Senac.

— Eh bien ! dit Danglars, l'as tu vu ?

— Je le quitte, dit Caderousse.

— Et t'a-t-il parlé de son espérance d'être capitaine ?

— Il en parle comme s'il l'était déjà.

— Patience ! patience ! dit Danglars, il se presse un peu trop, ce me semble !

— Dame ! il paraît que la chose lui est promise par M. Morrel.

— De sorte qu'il est bien joyeux ?

— C'est-à-dire qu'il en est insolent : il m'a déjà fait ses offres de service comme si c'était un grand personnage ; il m'a offert de me prêter de l'argent comme s'il était un banquier.

— Et vous avez refusé ?

— Parfaitement ; quoique j'eusse bien pu accepter, attendu que c'est moi qui lui ai mis à la main les premières pièces blanches qu'il a maniées : mais, maintenant, M. Dan-

tès n'aura plus besoin de personne, il va être capitaine.

—Bah ! dit Danglars, il ne l'est pas encore.

— Ma foi, ce serait bien fait qu'il ne le fût pas, dit Caderousse, ou sans cela il n'y aura plus moyen de lui parler.

—Que si nous le voulons bien, dit Danglars, il restera ce qu'il est, et peut-être même deviendra moins qu'il n'est.

— Que dis-tu ?

— Rien, je me parle à moi-même. Et il est toujours amoureux de la Catalane ?

— Amoureux fou ; il y est allé : mais ou je me trompe fort, ou il aura du désagrément de ce côté-là.

— Explique-toi.

— A quoi bon ?

— C'est plus important que tu ne crois . tu n'aimes pas Dantès , heim ?

— Je n'aime pas les arrogants.

— Eh bien alors , dis-moi ce que tu sais relativement à la Catalane.

— Je ne sais rien de bien positif; seulement, j'ai vu des choses qui me font croire, comme je te l'ai dit, que le futur capitaine aura du désagrément aux environs du chemin des Vieilles-Infirmeries.

— Qu'as-tu vu? allons ! dis.

— Eh bien, j'ai vu que toutes les fois que Mercédès vient en ville, elle y vient

accompagnée d'un grand gaillard de Catalan à l'œil noir, à la peau rouge, très-brun, très-ardent, et qu'elle appelle mon cousin.

— Ah, vraiment! et crois-tu que ce cousin lui fasse la cour?

— Je le suppose; que diable peut faire un grand garçon de vingt et un ans à une belle fille de dix-sept!

— Et tu dis que Dantès est allé aux Catalans?

— Il est parti devant moi.

— Si nous allions du même côté, nous nous arrêterions à la Réserve; et, tout en buvant un verre de vin de Lamalgue, nous attendrions des nouvelles.

— Et qui nous en donnera ?

— Nous serons sur la route, et nous verrons bien sur le visage de Dantès ce qui se sera passé.

— Allons, dit Caderousse, mais c'est toi qui payes.

— Certainement, répondit Danglars.

Et tous deux s'acheminèrent d'un pas rapide vers l'endroit indiqué. Arrivés là, ils se firent apporter une bouteille et deux verres.

Le père Pamphile venait de voir passer Dantès il n'y avait pas dix minutes.

Certains que Dantès était aux Catalans, ils s'assirent sous le feuillage naissant des platanes et des sycomores, dans les branches desquels une bande joyeuse d'oiseaux chantaient un des premiers beaux jours de printemps.

CHAPITRE III.

LES CATALANS.

A cent pas de l'endroit où les deux amis, les regards à l'horizon et l'oreille au guet, sablaient le vin pétillant de La Malgue, s'élevait, derrière une butte nue et rongée par le soleil et le mistral, le petit village des Catalans.

Un jour, une colonie mystérieuse partit de l'Espagne et vint aborder à la langue

de terre où elle est encore aujourd'hui. Elle arrivait on ne savait d'où, et parlait une langue inconnue. Un des chefs, qui entendait le provençal, demanda à la commune de Marseille de leur donner ce promontoire nu et aride, sur lequel ils venaient, comme les matelots antiques, de tirer leurs bâtiments. La demande lui fut accordée, et trois mois après, autour des douze ou quinze bâtiments qui avaient amené ces bohémiens de la mer, un petit village s'élevait.

Ce village, construit d'une façon bizarre et pittoresque, moitié maure, moitié espagnol, est celui que l'on voit aujourd'hui habité par les descendants de ces hommes, qui parlent la langue de leurs pères. Depuis trois ou quatre siècles ils sont encore

demeurés fidèles à ce petit promontoire, sur lequel ils s'étaient abattus pareils à une bande d'oiseaux de mer, sans se mêler en rien à la population marseillaise, se mariant entre eux et ayant conservé les mœurs et le costume de leur mère-patrie comme ils en ont conservé le langage.

Il faut que nos lecteurs nous suivent à travers l'unique rue de ce petit village, et entrent avec nous dans une de ces maisons auxquelles le soleil a donné au dehors cette belle couleur feuille-morte particulière aux monuments du pays, et au dedans une couche de badigeon, cette teinte blanche qui forme le seul ornement des posadas espagnoles.

Une belle jeune fille aux cheveux noirs

comme le jais, aux yeux veloutés comme ceux de la gazelle, se tenait debout adossée à une cloison, et froissait entre ses doigts effilés et d'un dessin antique une bruyère innocente dont elle arrachait les fleurs, et dont les débris jonchaient déjà le sol; en outre, ses bras nus jusqu'au coude, ses bras brunis, mais qui semblaient modelés sur ceux de la Vénus d'Arles, frémissaient d'une sorte d'impatience fébrile et elle frappait la terre de son pied souple et cambré, de sorte que l'on entrevoyait la forme pure, fière et hardie de sa jambe emprisonnée dans un bas de coton rouge à coins gris et bleus.

A trois pas d'elle, assis sur une chaise qu'il balançait d'un mouvement saccadé, appuyant son coude à un vieux meuble

vermoulu, un grand garçon de vingt à vingt-deux ans la regardait d'un air où se combattaient l'inquiétude et le dépit; ses yeux interrogeaient, mais le regard ferme et fixe de la jeune fille dominait son interlocuteur.

— Voyons, Mercédès, disait le jeune homme, voici Pâques qui va revenir, c'est le moment de faire une noce, répondez-moi !

— Je vous ai répondu cent fois, Fernand, et il faut en vérité que vous soyez bien ennemi de vous-même pour m'interroger encore !

— Eh bien, répétez-le encore, je vous en supplie, répétez-le encore pour que j'arrive à le croire! Dites-moi pour la cen-

tième fois que vous refusez mon amour, qu'approuvait votre mère; faites-moi bien comprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous! Ah! mon Dieu, mon Dieu! avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercédès, et perdre cet espoir qui était le seul but de ma vie!

— Ce n'est pas moi du moins qui vous ai jamais encouragé dans cet espoir, Fernand, répondit Mercédès; vous n'avez pas une seule coquetterie à me reprocher à votre égard. Je vous ai toujours dit : Je vous aime comme un frère, mais n'exigez jamais de moi autre chose que cette amitié fraternelle; car mon cœur est à un autre. Je vous ai toujours dit cela, Fernand?

— Oui, je le sais bien, Mercédès, ré-

pondit le jeune homme; oui, vous vous êtes donné vis-à-vis de moi le cruel mérite de la franchise, mais oubliez-vous que c'est parmi les Catalans une loi sacrée de se marier entre eux!

— Vous vous trompez, Fernand, ce n'est pas une loi, c'est une habitude, voilà tout, et, croyez-moi, n'invoquez pas cette habitude en votre faveur. Vous êtes tombé à la conscription, Fernand; la liberté qu'on vous laisse c'est une simple tolérance, d'un moment à l'autre vous pouvez être appelé sous les drapeaux. Une fois soldat, que ferez-vous de moi, c'est-à-dire d'une pauvre fille orpheline, triste, sans fortune, possédant pour tout bien une cabane presque en ruine, où pendent quelques filets usés, misérable héritage laissé par mon

père à ma mère et par ma mère à moi ! Depuis un an qu'elle est morte, songez donc, Fernand, que je vis presque de la charité publique ! Quelquefois vous feignez que je vous suis utile, et cela pour avoir le droit de partager votre pêche avec moi; et j'accepte, Fernand, parce que vous êtes le fils d'un frère de mon père, parce que nous avons été élevés ensemble, et plus encore parce que, par-dessus tout, cela vous ferait trop de peine si je vous refusais. Mais je sens bien que ce poisson que je vais vendre et dont je tire l'argent avec lequel j'achète le chanvre que je file, je sens bien, Fernand, que c'est une charité.

— Et qu'importe, Mercédès, si, pauvre et isolée que vous êtes, vous me convenez

mieux ainsi que la fille du plus fier armateur ou du plus riche banquier de Marseille ! A nous autres, que nous faut-il ? Une honnête femme et une bonne ménagère. Où trouverais-je mieux que vous sous ces deux rapports ?

— Fernand, répondit Mercédès en secouant la tête, on devient mauvaise ménagère et on ne peut répondre de rester honnête femme lorsqu'on aime un autre homme que son mari. Contentez-vous de mon amitié ; car, je vous le répète, c'est tout ce que je puis vous promettre, et je ne promets que ce que je suis sûre de pouvoir donner.

— Oui, je comprends, dit Fernand, vous supportez patiemment votre misère, mais

vous avez peur de la mienne. Eh bien, Mercédès, aimé de vous, je tenterai la fortune; vous me porterez bonheur et je deviendrai riche: je puis étendre mon état de pêcheur, je puis entrer comme commis dans un comptoir; je puis moi-même devenir marchand !

— Vous ne pouvez rien tenter de tout cela, Fernand, vous êtes soldat, et si vous restez aux Catalans c'est parce qu'il n'y a pas de guerre. Demeurez donc pêcheur, ne faites point de rêves qui vous feraient paraître la réalité plus terrible encore, et contentez-vous de mon amitié, puisque je ne puis vous donner autre chose.

— Eh bien, vous avez raison, Mercédès, je serai marin; j'aurai, au lieu du costume

de nos pères, que vous méprisez, un chapeau verni, une chemise rayée et une veste bleue avec des ancres sur les boutons. N'est-ce point ainsi qu'il faut être habillé pour vous plaire?

—Que voulez-vous dire? demanda Mercédès en lançant un regard impérieux, que voulez-vous dire, je ne vous comprends pas?

— Je veux dire, Mercédès, que vous n'êtes si dure et si cruelle pour moi que parce que vous attendez quelqu'un qui est ainsi vêtu. Mais celui que vous attendez est inconstant peut-être, et, s'il ne l'est pas, la mer l'est pour lui.

— Fernand, s'écria Mercédès, je vous croyais bon et je me trompais! Fernand,

vous êtes un mauvais cœur d'appeler à l'aide de votre jalousie les colères de Dieu ! Eh bien, oui, je ne m'en cache pas ; j'attends et j'aime celui que vous dites, et s'il ne revient pas, au lieu d'accuser cette inconstance que vous invoquez, vous, je dirai qu'il est mort en m'aimant.

Le jeune Catalan fit un geste de rage.

— Je vous comprends, Fernand ; vous vous en prendrez à lui de ce que je ne vous aime pas, vous croiserez votre couteau catalan contre son poignard ! A quoi cela vous avancera-t-il ? A perdre mon amitié si vous êtes vaincu, à voir mon amitié se changer en haine si vous êtes vainqueur. Croyez-moi, chercher querelle à un homme est un mauvais moyen de

plaire à la femme qui aime cet homme. Non, Fernand, vous ne vous laisserez point aller ainsi à vos mauvaises pensées. Ne pouvant m'avoir pour femme, vous vous contenterez de m'avoir pour amie et pour sœur; et d'ailleurs, ajouta-t-elle les yeux troublés et mouillés de larmes, attendez, attendez, Fernand : vous l'avez dit tout à l'heure, la mer est perfide ; et il y a déjà quatre mois qu'il est parti, depuis quatre mois j'ai compté bien des tempêtes!

Fernand demeura impassible, il ne chercha pas à essuyer les larmes qui roulaient sur les joues de Mercédès; et cependant pour chacune de ces larmes il eût donné un verre de son sang : mais ces larmes coulaient pour un autre.

Il se leva, fit un tour dans la cabane et revint, s'arrêta devant Mercédès, l'œil sombre et les poings crispés.

— Voyons, Mercédès, dit-il, encore une fois répondez; est-ce bien résolu?

— J'aime Edemond Dantès, dit froidement la jeune fille, et nul autre qu'Édemond ne sera mon époux.

— Et vous l'aimerez toujours?

— Tant que je vivrai.

Fernand baissa la tête comme un homme découragé, poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement; puis tout à coup relevant le front, les dents serrées et les narines entr'ouvertes:

— Mais s'il est mort? dit-il.

— S'il est mort, je mourrai.

— Mais s'il vous oublie?

— Mercédès! cria une voix joyeuse au dehors de la maison, Mercédès!

— Ah! s'écria la jeune fille en rugissant de joie et en bondissant d'amour, tu vois bien qu'il ne m'a pas oubliée puisque le voilà.

Et elle s'élança vers la porte, qu'elle ouvrit en s'écriant :

— A moi, Édemond! me voici.

Fernand, pâle et frémissant, recula en arrière, comme fait un voyageur à la vue

d'un serpent, et rencontrant sa chaise il y retomba assis.

Édemond et Mercédès étaient dans les bras l'un de l'autre. Le soleil ardent de Marseille, qui pénétrait à travers l'ouverture de la porte, les inondait d'un flot de lumière. D'abord ils ne virent rien de ce qui les entourait. Un immense bonheur les isolait du monde, et ils ne parlaient que par ces mots entrecoupés qui sont les élans d'une joie si vive qu'ils semblent l'expression de la douleur.

Tout à coup Édemond aperçut la figure sombre de Fernand, qui se dessinait dans l'ombre pâle et menaçant ; par un mouvement dont peut-être il ne se rendit pas compte lui-même, le jeune Catalan tenait

la main sur le couteau passé à sa ceinture.

— Ah! pardon, dit Dantès en fronçant le sourcil à son tour, je n'avais pas remarqué que nous étions trois.

Puis se tournant vers Mercédès :

— Qui est monsieur? demanda-t-il.

— Monsieur sera votre meilleur ami, Dantès, car c'est mon ami à moi, c'est mon cousin, c'est mon frère, c'est Fernand, c'est-à-dire l'homme qu'après vous, Édemond, j'aime le plus au monde, ne le reconnaissez vous pas.

Ah si fait, dit Édemond, et sans abandonner Mercédès, dont il tenait la main serrée dans une des siennes, il tendit avec un mouvement de cordialité son autre main au Catalan.

Mais Fernand, loin de répondre à ce geste amical, resta muet et immobile comme une statue.

Alors Édemond promena son regard investigateur de Mercédès émue et tremblante à Fernand sombre et menaçant.

Ce seul regard lui apprit tout.

La colère monta à son front.

— Je ne savais pas venir avec tant de hâte chez vous, Mercédès, pour y trouver un ennemi.

— Un ennemi ! s'écria Mercédès avec un regard de courroux à l'adresse de son cousin; un ennemi chez moi, dis-tu, Édemond ! Si je croyais cela, je te prendrais

sous le bras, et je m'en irais à Marseille, quittant la maison pour n'y plus jamais rentrer.

— L'œil de Fernand lança un éclair.

— Et s'il t'arrivait malheur, mon Édemond, continua-t-elle avec ce même flegme implacable qui prouvait à Fernand que la jeune fille avait lu jusqu'au plus profond de sa sinistre pensée, s'il t'arrivait malheur, je monterais sur le cap de Morgiou, et je me jetterais sur les rochers la tête la première.

Fernand devint affreusement pâle.

— Mais tu t'es trompé, Édemond, poursuivit-elle, tu n'as point d'ennemi ici; il n'y a que Fernand, mon frère, qui va te

serrer la main comme à un ami dévoué.

Et à ces mots la jeune fille fixa son regard impérieux sur le Catalan, qui, comme s'il eût été fasciné par ce regard, s'approcha lentement d'Édemond et lui tendit la main.

Sa haine, pareille à une vague impuissante quoique furieuse, venait se briser contre l'ascendant que cette femme exerçait sur lui.

Mais à peine eut-il touché la main d'Édemond qu'il sentit qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait faire, et qu'il s'élança hors de la maison.

— Oh! s'écriait-il en courant comme un insensé et en noyant ses mains dans

ses cheveux, oh! qui me délivrera donc de cet homme? Malheur à moi! malheur à moi!

— Eh, le Catalan! eh, Fernand! où cours-tu? dit une voix.

Le jeune homme s'arrêta tout court, regarda autour de lui et aperçut Caderousse attablé avec Danglars sous un berceau de feuillages.

— Eh! dit Caderousse, pourquoi ne viens-tu pas? Es-tu donc si pressé que tu n'aies pas le temps de dire bonjour aux amis?

— Surtout quand ils ont encore une bouteille presque pleine devant eux? ajouta Danglars.

Fernand regarda les deux hommes d'un air hébété et ne répondit rien.

— Il semble tout penaud, dit Danglars poussant du genou Caderousse; est-ce que nous nous serions trompés, et qu'au contraire de ce que nous avions prévu Dantès triompherait?

— Dame! il faut voir, dit Caderousse; et, se retournant vers le jeune homme: Eh bien, voyons, le Catalan, te décides-tu, dit-il?

Fernand essuya la sueur qui ruisselait de son front et entra lentement sous la tonnelle, dont l'ombrage sembla rendre un peu de calme à ses sens et la fraîcheur un peu de bien-être à son corps épuisé.

— Bonjour, dit-il, vous m'avez appelé, n'est-ce pas?

Et il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un des siéges qui entouraient la table.

— Je t'ai appelé parce que tu courais comme un fou et que j'ai eu peur que tu n'allasses te jeter à la mer, dit en riant Caderousse. Que diable, quand on a des amis, c'est non-seulement pour leur offrir un verre de vin, mais encore pour les empêcher de boire trois ou quatre pintes d'eau!

Fernand poussa un gémissement qui ressemblait à un sanglot et laissa tomber sa tête sur ses deux poignets posés en croix sur la table.

— Eh bien, veux-tu que je te dise,

Fernand, reprit Caderousse entamant l'entretien avec cette brutalité grossière des gens du peuple auxquels la curiosité fait oublier toute diplomatie ; eh bien, tu as l'air d'un amant déconfit!

Et il accompagna cette plaisanterie d'un gros rire.

— Bah ! répondit Danglars, un garçon taillé comme celui-là n'est pas fait pour être malheureux en amour ; tu te moques, Caderousse.

— Non pas, reprit celui-ci ; écoute plutôt comme il soupire. Allons, allons, Fernand, dit Caderousse, lève le nez et réponds-nous. Ce n'est pas aimable de ne pas répondre aux amis qui nous demandent des nouvelles de notre santé.

— Ma santé va bien, dit Fernand crispant ses poings mais sans lever la tête.

—Ah ! vois-tu, Danglars, dit Caderousse en faisant un signe du coin de l'œil à son ami, voici la chose : Fernand, que tu vois, et qui est un bon et brave Catalan, un des meilleurs pêcheurs de Marseille, est amoureux d'une belle fille qu'on appelle Mercédès, mais malheureusement il paraît que la belle fille de son côté est amoureuse du second du *Pharaon;* et comme *le Pharaon* est entré aujourd'hui même dans le port, tu comprends?

— Non, je ne comprends pas ! dit Danglars.

—Le pauvre Fernand aura reçu son congé, continua Caderousse.

— Eh bien, après? dit Fernand relevant la tête et regardant Caderousse en homme qui cherche quelqu'un sur qui faire tomber sa colère, Mercédès ne dépend de personne, n'est-ce pas? et elle est bien libre d'aimer qui elle veut?

— Ah, si tu le prends ainsi, dit Caderousse, c'est autre chose! Moi, je te croyais un Catalan; et l'on m'avait dit que les Catalans n'étaient pas hommes à se laisser supplanter par un rival, on avait même ajouté que Fernand surtout était terrible dans sa vengeance.

Fernand sourit avec pitié.

— Un amoureux n'est jamais terrible, dit-il.

—Pauvre garçon! reprit Danglars feignant de plaindre le jeune homme du plus profond de son cœur. Que veux-tu, il ne s'attendait pas à voir revenir ainsi Dantès tout à coup! il le croyait peut-être mort, infidèle, qui sait! ces choses-là sont d'autant plus sensibles qu'elles nous arrivent tout à coup.

—Ah, ma foi, dans tous les cas, dit Caderousse, qui buvait tout en parlant, et sur lequel le vin fumeux de La Malgue commençait à faire son effet, dans tous les cas, Fernand n'est pas le seul que l'heureuse arrivée de Dantès contrarie! n'est-ce pas, Danglars?

—Non, tu dis vrai, et j'oserais presque dire que cela lui portera malheur.

— Mais, n'importe, reprit Caderousse en versant un verre de vin à Fernand et en remplissant pour la huitième ou dixième fois son propre verre tandis que Danglars avait à peine effleuré le sien, n'importe, en attendant il épouse Mercédès, la belle Mercédès, il revient pour cela du moins.

Pendant ce temps Danglars enveloppait d'un regard perçant le jeune homme, sur le cœur duquel les paroles de Caderousse tombaient comme du plomb fondu.

— Et à quand la noce ? demanda-t-il.

— Oh, elle n'est pas encore faite ! murmura Fernand.

— Non, mais elle se fera, dit Cade-

rousse, aussi vrai que Dantès sera capitaine du *Pharaon*, n'est-ce pas, Danglars?

Danglars tressaillit à cette atteinte inattendue, et se retourna vers Caderousse, dont, à son tour, il étudia le visage pour voir si le coup était prémédité; mais il ne lut rien que l'envie sur ce visage déjà presqu'hébété par l'ivresse.

— Eh bien, dit-il en remplissant les verres, buvons donc au capitaine Édemond Dantès, mari de la belle Catalane!

Caderousse porta son verre à sa bouche d'une main alourdie, et l'avala d'un trait. Fernand prit le sien et le brisa contre terre.

— Eh, eh, eh! dit Caderousse, qu'aperçois-je donc là-bas, au haut de la butte,

dans la direction des Catalanes ? regarde donc, Fernand, tu as meilleure vue que moi; je crois que je commence à voir trouble, et, tu le sais, le vin est un traître; on dirait de deux amants qui marchent côte à côte et la main dans la main : Dieu me pardonne ! ils ne se doutent pas que nous les voyons, et les voilà qui s'embrassent !

Danglars ne perdait pas une des angoisses de Fernand, dont le visage se décomposait à vue d'œil.

— Les connaissez-vous, monsieur Fernand ? dit-il.

— Oui, répondit celui-ci d'une voix sourde, c'est M. Édemond et mademoiselle Mercédès.

— Ah ! voyez-vous ! dit Caderousse, et moi qui ne les reconnaissais pas ! — Ohé, Dantès ! ohé, la belle fille ! venez par ici un peu, et dites-nous à quand la noce ; car voici M. Fernand, qui est si entêté qu'il ne veut pas nous le dire !

— Veux-tu te taire ! dit Danglars affectant de retenir Caderousse, qui, avec la ténacité des ivrognes, se penchait hors du berceau, tâche de te tenir debout, et laisse les amoureux s'aimer tranquillement. Tiens, regarde M. Fernand, et prends exemple : il est raisonnable, lui.

Peut-être Fernand, poussé à bout, aiguillonné par Danglars comme le taureau par les bandilleros, allait-il enfin s'élancer, car il s'était déjà levé et semblait se ra-

masser sur lui-même pour bondir au-devant de son rival; mais Mercédès, riante et droite, leva sa belle tête, et fit rayonner son clair regard: alors Fernand se rappela la menace qu'elle avait faite, de mourir si Édemond mourait, et retomba tout découragé sur son siége.

Danglars regarda successivement les deux hommes: l'un abruti par l'ivresse, l'autre dominé par l'amour.

—Je ne tirerai rien de ces niais-là, murmura-t-il, et j'ai grand'peur d'être ici entre un ivrogne et un poltron: voici un envieux qui se grise avec du vin tandis qu'il devrait s'enivrer de fiel, voici un grand imbécile à qui on vient prendre sa maîtresse sous son nez et qui se contente de

pleurer et de se plaindre comme un enfant. Et cependant, cela vous a des yeux flamboyants comme ces Espagnols, ces Siciliens et ces Calabrais, qui se vengent si bien ; cela vous a des poings à écraser une tête de bœuf aussi sûrement que le ferait la masse d'un boucher. Décidément, le destin d'Édemond l'emporte : il épousera la belle fille, il sera capitaine et se moquera de nous ; à moins que... Un sourire livide se dessina sur les lèvres de Danglars... : à moins que je ne m'en mêle, ajouta-t-il.

—Holà! continuait de crier Caderousse à moitié levé et les poings sur la table, holà, Édemond ! tu ne vois donc pas les amis, ou est-ce que tu es déjà trop fier pour leur parler ?

BIBLIOTHEQUE ROYALE

—Non, mon cher Caderousse, répondit Dantès, je ne suis pas fier; je suis heureux, et le bonheur aveugle, je crois, encore plus que la fierté.

— A la bonne heure, voilà une explication ! dit Caderousse. —Eh ! bonjour, madame Dantès !

Mercédès salua gravement.

— Ce n'est pas encore mon nom, dit-elle, et dans mon pays cela porte malheur, assure-t-on, d'appeler les filles du nom de leur fiancé avant que ce fiancé ne soit leur mari; appelez-moi donc Mercédès, je vous prie.

— Il faut lui pardonner, à ce bon voi-

sin Caderousse, dit Dantès, il se trompe de si peu de chose !

— Ainsi la noce va avoir lieu incessamment, monsieur Dantès? dit Danglars en saluant les deux jeunes gens.

— Le plus tôt possible, monsieur Danglars; aujourd'hui tous les accords chez le papa Dantès, et demain ou après-demain, au plus tard, le dîner des fiançailles, ici, à la Réserve. Les amis y seront, je l'espère: c'est vous dire que vous êtes invité, monsieur Danglars; c'est te dire que tu en es, Caderousse.

— Et Fernand, dit Caderousse en riant d'un rire pâteux, Fernand en est-il aussi ?

— Le frère de ma femme est mon frère, dit Édemond, et nous le verrions avec un profond regret, Mercédès et moi, s'écarter de nous dans un pareil moment.

Fernand ouvrit la bouche pour répondre; mais la voix expira dans sa gorge, et il ne put articuler un seul mot.

— Aujourd'hui les accords, demain ou après-demain les fiançailles... diable ! vous êtes bien pressé, capitaine ?

— Danglars, reprit Édemond en souriant, je vous dirai comme Mercédès disait tout à l'heure à Caderousse : ne me donnez pas le titre qui ne me convient pas encore, cela me porterait malheur.

— Pardon, répondit Danglars, je disais

donc simplement que vous paraissiez bien pressé; que diable ! nous avons le temps : *le Pharaon* ne se remettra guère en mer avant trois mois.

— On est toujours pressé d'être heureux, monsieur Danglars; car lorsqu'on a souffert long-temps on a grand'peine à croire au bonheur. Mais ce n'est pas l'égoïsme seul qui me fait agir : il faut que j'aille à Paris.

— Ah, vraiment ! à Paris, et c'est la première fois que vous y allez, Dantès ?

— Oui.

— Vous y avez affaire ?

— Pas pour mon compte : une dernière

commission de notre pauvre capitaine Leclère à remplir; vous comprenez, Danglars, c'est sacré. D'ailleurs, soyez tranquille, je ne prendrai que le temps d'aller et de revenir.

— Oui, oui, je comprends, dit tout haut Danglars.

— Puis tout bas :

— A Paris, pour remettre à son adresse sans doute la lettre que le grand maréchal lui a donnée. Pardieu! cette lettre me fait pousser une idée, une excellente idée ! Ah, Dantès mon ami! tu n'es pas encore couché au registre du *Pharaon* sous le numéro 1.

Puis se retournant vers Édémond, qui s'éloignait déjà :

— Bon voyage ! lui cria-t-il.

— Merci, répondit Édemond en retournant la tête et en accompagnant ce mouvement d'un geste amical.

Puis les deux amants continuèrent leur route calmes et joyeux comme deux élus qui montent au ciel.

CHAPITRE IV.

COMPLOT.

Danglars suivit Édemond et Mercédès des yeux jusqu'à ce que les deux amants eussent disparu à l'un des angles du fort Saint-Nicolas; puis, se retournant alors, il aperçut Fernand, qui était retombé pâle et frémissant sur sa chaise tandis que Caderousse balbutiait les paroles d'une chanson à boire.

— Ah çà ! mon cher monsieur, dit Danglars à Fernand, voilà un mariage qui ne me paraît pas faire le bonheur de tout le monde.

— Il me désespère, dit Fernand.

— Vous aimiez donc Mercédès?

— Je l'adorais !

— Depuis long-temps ?

— Depuis que nous nous connaissons, je l'ai toujours aimée.

— Et vous êtes là à vous arracher les cheveux, au lieu de chercher remède à la chose! Que diable! je ne croyais pas que ce fût ainsi qu'agissaient les gens de votre nation.

— Que voulez-vous que je fasse? demanda Fernand.

— Et que sais-je, moi? Est-ce que cela me regarde? Ce n'est pas moi, ce me semble, qui suis amoureux de mademoiselle Mercédès, mais vous : Cherchez, dit l'Évangile, et vous trouverez.

— J'avais trouvé déjà...

— Quoi?

— Je voulais poignarder l'*homme*, mais la femme m'a dit que s'il arrivait malheur à son fiancé elle se tuerait.

— Bah! on dit ces choses-là, mais on ne les fait point.

— Vous ne connaissez point Mercédès, monsieur; du moment où elle a menacé, elle exécuterait.

— Imbécile! murmura Danglars: qu'elle se tue ou non, que m'importe! pourvu que Dantès ne soit point capitaine !

— Et avant que Mercédès ne meure, reprit Fernand avec l'accent d'une immuable résolution, je mourrais moi-même.

— En voilà, de l'amour! dit Caderousse d'une voix de plus en plus avinée, en voilà, ou je ne m'y connais plus!

— Voyons, dit Danglars, vous me paraissez un gentil garçon, et je voudrais, le

diable m'emporte, vous tirer de peine, mais.....

— Oui, dit Caderousse, voyons.

— Mon cher, reprit Danglars, tu es aux trois quarts ivre; achève la bouteille, et tu le seras tout à fait. Bois, et ne te mêle pas de ce que nous faisons. Pour ce que nous faisons il faut avoir toute sa tête.

— Moi, ivre, dit Caderousse, allons donc! j'en boirais encore quatre, de tes bouteilles qui ne sont pas plus grandes que des flacons d'eau de Cologne! Père Pamphile, du vin!

Et pour joindre la preuve à la proposition, Caderousse frappa avec son verre sur la table.

— Vous disiez donc, monsieur? reprit Fernand attendant avec avidité la suite de la phrase interrompue.

— Que disais-je? Je ne me le rappelle plus. Cet ivrogne de Caderousse m'a fait perdre le fil de mes pensées.

— Ivrogne tant que tu voudras; tant pis pour ceux qui craignent le vin, c'est qu'ils ont quelque mauvaise pensée qu'ils craignent que le vin ne leur tire du cœur.

Et Caderousse se mit à chanter les deux derniers vers d'une chanson fort en vogue à cette époque :

Tous les méchants sont buveurs d'eau,
C'est bien prouvé par le déluge.

— Vous disiez, monsieur, reprit Fernand, que vous voudriez me tirer de peine, mais, ajoutiez-vous...

— Oui, mais, ajoutais-je... pour vous tirer de peine il suffit que Dantès n'épouse pas celle que vous aimez; et le mariage peut très-bien manquer, ce me semble, sans que Dantès meure.

— La mort seule les séparera, dit Fernand.

— Vous raisonnez comme un coquillage, mon ami, dit Caderousse, et voilà Danglars, qui est un finot, un malin, un grec, qui va vous prouver que vous avez tort. Prouve, Danglars. J'ai répondu de toi. Dis-lui qu'il n'est pas besoin que Dantès meure;

d'ailleurs ce serait fâcheux qu'il mourût, Dantès. C'est un bon garçon, je l'aime, moi, Dantès. A ta santé, Dantès!

Fernand se leva avec impatience.

— Laissez-le dire, reprit Danglars en retenant le jeune homme, et d'ailleurs, tout ivre qu'il est, il ne fait point si grande erreur. L'absence disjoint tout aussi bien que la mort; et supposez qu'il y ait entre Édemond et Mercédès les murailles d'une prison, ils seront séparés ni plus ni moins que s'il y avait la pierre d'une tombe.

— Oui, mais on sort de prison, dit Caderousse, qui avec les restes de son intelligence se cramponnait à la conversation, et quand on est sorti de prison et qu'on s'appelle Édemond Dantès on se venge.

— Qu'importe! murmura Fernand,

— D'ailleurs, reprit Caderousse, pourquoi mettrait-on Dantès en prison; il n'a ni volé, ni tué, ni assassiné ?

— Tais-toi, dit Danglars.

— Je ne veux pas me taire, moi, dit Caderousse. Je veux qu'on me dise pourquoi on mettrait Dantès en prison. Moi j'aime Dantès. A ta santé, Dantès!

Et il avala un nouveau verre de vin.

Danglars suivit dans les yeux atones du tailleur les progrès de l'ivresse, et se retournant vers Fernand :

— Eh bien, comprenez-vous, dit-il, qu'il n'y avait pas besoin de le tuer ?

— Non certes, si, comme vous le disiez tout à l'heure, on avait le moyen de faire arrêter Dantès. Mais ce moyen, l'avez-vous?

— En cherchant bien, dit Danglars, on pourrait le trouver. Mais, continua-t-il, de quoi diable vais-je me mêler-là, est-ce que cela me regarde?

— Je ne sais pas si cela vous regarde, dit Fernand en lui saisissant le bras; mais ce que je sais, c'est que vous avez quelque motif de haine particulière contre Dantès. Celui qui hait lui-même ne se trompe pas aux sentiments des autres.

— Moi, des motifs de haine contre Dantès? Aucun, sur ma parole. Je vous ai vu

malheureux et votre malheur m'a intéressé, voilà tout; mais du moment où vous croyez que j'agis pour mon propre compte, adieu, mon cher ami, tirez-vous d'affaire comme vous pourrez.

Et Danglars fit semblant de se lever à son tour.

—Non pas, dit Fernand en le retenant, restez! peu m'importe, au bout du compte, que vous en vouliez à Dantès ou que vous ne lui en vouliez pas : je lui en veux, moi; je l'avoue hautement. Trouvez le moyen, et je l'exécute; pourvu qu'il n'y ait pas mort d'homme, car Mercédès a dit qu'elle se tuerait si l'on tuait Dantès.

Caderousse, qui avait laissé tomber sa

tête sur la table, releva le front, et regardant Fernand et Danglars avec des yeux lourds et hébétés :

— Tuer Dantès! dit-il, qui parle ici de tuer Dantès; je ne veux pas qu'on le tue, moi : c'est mon ami, il a offert ce matin de partager son argent avec moi, comme j'ai partagé le mien avec lui : je ne veux pas qu'on tue Dantès !

— Et qui te parle de le tuer, imbécile ! reprit Danglars; il s'agit d'une simple plaisanterie; bois à sa santé, ajouta-t-il en remplissant le verre de Caderousse, et laisse-nous tranquilles.

— Oui, oui, à la santé de Dantès ! dit Caderousse en vidant son verre, à sa santé !... à sa santé... là !

— Mais, le moyen,... le moyen ? dit Fernand.

— Vous ne l'avez donc pas trouvé encore, vous ?

— Non, vous vous en êtes chargé.

— C'est vrai, reprit Danglars, les Français ont cette supériorité sur les Espagnols : que les Espagnols ruminent et que les Français inventent.

— Inventez donc alors, dit Fernand avec impatience.

— Garçon, dit Danglars, une plume, de l'encre et du papier !

— Une plume, de l'encre et du papier ! murmura Fernand.

— Oui, je suis agent-comptable : la

plume, l'encre et le papier sont mes instruments; et sans mes instruments je ne sais rien faire.

—Une plume, de l'encre et du papier! cria à son tour Fernand.

—Il y a ce que vous désirez là, sur cette table, dit le garçon en montrant les objets demandés.

— Donnez-nous-les alors.

—Le garçon prit le papier, l'encre et la plume, et les déposa sur la table du bureau.

—Quand on pense, dit Caderousse en laissant tomber sa main sur le papier, qu'il y a là de quoi tuer un homme plus sûrement que si on l'attendait au coin d'un bois pour l'assassiner! J'ai toujours eu plus peur d'une plume, d'une bouteille d'encre

et d'une feuille de papier, que d'une épée ou d'un pistolet.

—Le drôle n'est pas encore si ivre qu'il en a l'air, dit Danglars, versez-lui donc à boire, Fernand.

Fernand remplit le verre de Caderousse; et celui-ci, en véritable buveur qu'il était, leva la main de dessus le papier et la porta à son verre.

Le Catalan suivit le mouvement jusqu'à ce que Caderousse, presque vaincu par cette nouvelle attaque, reposât ou plutôt laissât retomber son verre sur la table.

—Eh bien? reprit le Catalan en voyant que le reste de la raison de Caderousse commençait à disparaître sous ce dernier verre de vin.

— Eh bien ! je disais donc, par exemple, reprit Danglars, que si après un voyage comme celui que vient de faire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'île d'Elbe, quelqu'un le dénonçait au procureur du roi comme agent bonapartiste...

— Je le dénoncerai, moi ! dit vivement le jeune homme.

— Oui ; mais alors on vous fait signer votre déclaration, on vous confronte avec celui que vous avez dénoncé : je vous fournis de quoi soutenir votre accusation, je le sais bien ; mais Dantès ne peut rester éternellement en prison, un jour ou l'autre il en sort, et, ce jour où il en sort, malheur à celui qui l'y a fait entrer !

— Oh, je ne demande qu'une chose,

dit Fernand, c'est qu'il vienne me chercher une querelle !

—Oui, et Mercédès ! Mercédès, qui vous prend en haine si vous avez seulement le malheur d'écorcher l'épiderme à son bien-aimé Édemond !

— C'est juste, dit Fernand.

— Non, non, reprit Danglars, si on se décidait à une pareille chose, voyez-vous, il vaudrait bien mieux prendre tout bonnement, comme je le fais, cette plume, la tremper dans l'encre, et écrire de la main gauche, pour que l'écriture ne fut pas reconnue, une petite dénonciation ainsi conçue.

Et Danglars, joignant l'exemple au précepte, écrivit de la main gauche et d'une

écriture renversée, qui n'avait aucune analogie avec son écriture habituelle, les lignes suivantes, qu'il passa à Fernand, et que Fernand lut à demi-voix.

« Monsieur le procureur du roi est pré-
» venu par un ami du trône et de la reli-
» gion, que le nommé Édemond Dantès,
» second du navire *le Pharaon* arrivé ce
» matin de Smyrne après avoir touché à
» Naples et à Porto-Ferrajo, a été chargé,
» par Murat, d'une lettre pour l'usurpa-
» teur, et, par l'usurpateur, d'une lettre
» pour le comité bonapartiste de Paris.

» On aura la preuve de son crime en
» l'arrêtant; car on trouvera cette lettre
» ou sur lui, ou chez son père, ou dans
» sa cabine à bord du *Pharaon*. »

— A la bonne heure, continua Danglars, ainsi votre vengeance aurait le sens commun, car d'aucune façon alors elle ne pourrait retomber sur vous, et la chose irait toute seule; il n'y aurait plus qu'à plier cette lettre comme je le fais, et à écrire dessus: « A monsieur le procureur royal. » tout serait dit.

Et Danglars écrivit l'adresse en se jouant.

— Oui, tout serait dit, s'écria Caderousse, qui, par un dernier effort d'intelligence, avait suivi la lecture, et qui comprenait d'instinct tout ce qu'une pareille dénonciation pourrait entraîner de malheurs; oui, tout serait dit : seulement, ce serait une infamie.

Et il allongea le bras pour prendre la lettre.

— Aussi, dit Danglars en la poussant hors de la portée de sa main, aussi, ce que je dis et ce que je fais, c'est en plaisantant, et, le premier, je serais bien fâché qu'il arrivât quelque chose à Dantès, ce bon Dantès ! Aussi, tiens...

Il prit la lettre, la froissa dans ses mains et la jeta dans un coin de la tonnelle.

— A la bonne heure, dit Caderousse, Dantès est mon ami, et je ne veux pas qu'on lui fasse du mal.

— Eh qui diable y songe, à lui faire du mal ! ce n'est ni moi, ni Fernand ! dit

Danglars en se levant et en regardant le jeune homme, qui était demeuré assis, mais dont l'œil oblique couvait le papier dénonciateur jeté dans un coin.

— En ce cas, reprit Caderousse, qu'on nous donne du vin : je veux boire à la santé d'Edemond et de la belle Mercédès.

— Tu n'as que déjà trop bu, ivrogne, dit Danglars. et si tu continues tu seras obligé de coucher ici, attendu que tu ne pourras plus te tenir sur tes jambes.

— Moi, dit Caderousse en se levant avec la fatuité de l'homme ivre; moi, ne pas pouvoir me tenir sur mes jambes : je parie que je monte au clocher des Accoules, et sans balancer encore !

— Eh bien soit, dit Danglars; je parie, mais pour demain : aujourd'hui, il est temps de rentrer. Donne-moi donc le bras et rentrons.

— Rentrons, dit Caderousse, mais je n'ai pas besoin de ton bras pour cela. Viens-tu, Fernand? rentres-tu avec nous à Marseille ?

— Non, dit Fernand, je retourne aux Catalans, moi.

— Tu as tort; viens avec nous à Marseille, viens.

— Je n'ai point besoin à Marseille, et n'y veux point aller.

— Comment as-tu dit cela? tu ne veux pas, mon bon-homme! eh bien, à ton aise !

liberté pour tout le monde!— Viens, Danglars, et laissons monsieur rentrer aux Catalans, puisqu'il le veut.

Danglars profita de ce moment de bonne volonté de Caderousse pour l'entraîner du côté de Marseille; seulement, pour ouvrir un chemin plus court et plus facile à Fernand, au lieu de revenir par le quai de la Rive-Neuve il revint par la porte Saint-Victor.

Caderousse le suivait, tout chancelant, accroché à son bras.

Lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, Danglars se retourna, et vit Fernand se précipiter sur le papier, qu'il mit dans sa poche; puis aussitôt, s'élançant hors de la

tonnelle, le jeune homme tourna du côté du Pillon.

— Eh bien, que fait-il donc? dit Caderousse, il nous a menti : il a dit qu'il allait aux Catalans, et il va à la ville! Holà, Fernand ! tu te trompes, mon garçon !

— C'est toi qui vois trouble, dit Danglars; il suit tout droit le chemin des Vieilles-Infirmeries.

— En vérité! dit Caderousse, eh bien! j'aurais juré qu'il tournait à droite; décidément le vin est un traître!

— Allons, allons! murmura Danglars, je crois que maintenant la chose est bien lancée, et qu'il n'y a plus qu'à la laisser marcher toute seule.

CHAPITRE V.

LE REPAS DES FIANÇAILLES.

Le lendemain fut un beau jour. Le soleil se leva pur et brillant, et les premiers rayons d'un rouge de pourpre diaprèrent de leurs rubis les pointes écumeuses des vagues.

Le repas avait été préparé au premier

étage de cette même Réserve avec la tonnelle de laquelle nous avons déjà fait connaissance. C'était une grande salle éclairée par cinq ou six fenêtres au-dessus de chacune desquelles (explique le phénomène qui pourra!) était écrit le nom d'une des grandes villes de France.

Une balustrade en bois, comme le reste du bâtiment, régnait tout le long de ces fenêtres.

Quoique le repas ne fût indiqué que pour midi, dès onze heures du matin cette balustrade était chargée de promeneurs impatients. C'étaient les marins privilégiés du *Pharaon* et quelques soldats amis de Dantès. Tous avaient, pour faire honneur aux fiancés, fait voir le jour à leurs plus belles toilettes.

Le bruit circulait parmi les futurs convives que les armateurs du *Pharaon* devaient honorer de leur présence le repas de noces de leur second; mais c'était de leur part un si grand honneur accordé à Dantès que personne n'osait encore y croire.

Cependant Danglars en arrivant avec Caderousse confirma à son tour cette nouvelle. Il avait vu le matin M. Morrel lui-même, et M. Morrel lui avait dit qu'il viendrait dîner à la Réserve.

En effet, un instant après eux, M. Morrel fit à son tour son entrée dans la chambre et fut salué par les matelots du *Pharaon* d'un hourra unanime d'applaudissements. La présence de l'armateur était

pour eux la confirmation du bruit qui courait déjà que Dantès serait nommé capitaine ; et comme Dantès était fort aimé à bord, et ces braves gens remerciant ainsi l'armateur de ce qu'une fois par hasard son choix était en harmonie avec leurs désirs, à peine M. Morrel fut-il entré qu'on dépêcha unanimement Danglars et Caderousse vers le fiancé. Ils avaient mission de le prévenir de l'arrivée du personnage important dont la vue avait produit une si vive sensation, et de lui dire de se hâter.

Danglars et Caderousse partirent tout courant, mais ils n'eurent pas fait cent pas, qu'à la hauteur du magasin à poudre ils aperçurent la petite troupe qui venait.

Cette petite troupe se composait de quatre jeunes filles, amies de Mercédès et Catalanes comme elle, et qui accompagnaient la fiancée à laquelle Édemond donnait le bras. Près de la future marchait le père Dantès, et derrière eux venait Fernand avec son mauvais sourire.

Ni Mercédès, ni Édemond ne voyaient ce mauvais sourire de Fernand. Les pauvres enfants étaient si heureux qu'ils ne voyaient qu'eux seuls, et ce beau ciel pur qui les bénissait.

Danglars et Caderousse s'acquittèrent de leur mission d'ambassadeurs; puis, après avoir échangé une poignée de main bien vigoureuse et bien amicale avec Édemond, ils allèrent, Danglars prendre

place près de Fernand, Caderousse se ranger aux côtés du père Dantès, centre de l'attention générale.

Ce vieillard était vêtu de son bel habit de taffetas épinglé, orné de larges boutons d'acier, taillés à facettes. Ses jambes grêles mais nerveuses s'épanouissaient dans de magnifiques bas de coton mouchetés qui sentaient d'une lieue la contrebande anglaise. A son chapeau à trois cornes pendait un flot de rubans blancs et bleus. Enfin, il s'appuyait sur un bâton de bois tordu et recourbé par le haut comme le pedum antique. On eût dit un de ces muscadins qui paradaient en 1796 dans les jardins nouvellement rouverts du Luxembourg et des Tuileries.

Près de lui, nous l'avons dit, s'était glissé Caderousse, Caderousse que l'espérance d'un bon repas avait achevé de réconcilier avec les Dantès, Caderousse à qui il restait dans la mémoire un vague souvenir de ce qui s'était passé la veille, comme en se réveillant le matin on trouve dans son esprit l'ombre du rêve qu'on a fait pendant le sommeil.

Danglars en s'approchant de Fernand avait jeté sur l'amant désappointé un regard profond. Fernand, marchant derrière les futurs époux, complétement oublié par Mercédès qui dans cet égoïsme juvénile et charmant de l'amour n'avait d'yeux que pour son Édemond, Fernand était pâle, puis rouge par bouffées subites qui disparaissaient pour faire place cha-

que fois à une pâleur croissante. De temps en temps il regardait du côté de Marseille, et alors un tremblement nerveux et involontaire faisait frissonner ses membres. Fernand semblait attendre, ou tout au moins prévoir quelque grand événement.

Dantès était simplement vêtu. Appartenant à la marine marchande, il avait un habit qui tenait le milieu entre l'uniforme militaire et le costume civil ; et sous cet habit, sa bonne mine, que rehaussaient encore la joie et la beauté de sa fiancée, était parfaite.

Mercédès était belle comme une de ces Grecques de Chypre ou de Céos aux yeux d'ébène et aux lèvres de corail. Elle mar-

chait de ce pas libre et franc dont marchent les Arlésiennes et les Andalouses. Une fille des villes eût peut-être essayé de cacher sa joie sous un voile ou tout ou moins sous le velours de ses paupières ; mais Mercédès souriait et regardait tous ceux qui l'entouraient, et son sourire et son regard disaient aussi franchement qu'auraient pu le dire ses paroles : Si vous êtes mes amis, réjouissez-vous avec moi, car, en vérité, je suis bien heureuse !

Dès que les fiancés et ceux qui les accompagnaient furent en vue de la Réserve, M. Morrel descendit et s'avança à son tour au-devant d'eux, suivi des matelots et des soldats avec lesquels il était resté, et auxquels il avait renouvelé la promesse déjà faite à Dantès qu'il succéderait au capi-

taine Leclère. En le voyant venir, Édemond quitta le bras de sa fiancée et le passa sous celui de M. Morrel. L'armateur et la jeune fille donnèrent alors l'exemple en montant les premiers l'escalier de bois qui conduisait à la chambre où le dîner était servi, et qui cria pendant cinq minutes sous les pas pesants des convives.

— Mon père, dit Mercédès en s'arrêtant au milieu de la table, vous à ma droite, je vous prie; quant à ma gauche, j'y mettrai celui qui m'a servi de frère, ajouta-t-elle avec une douceur qui pénétra au plus profond du cœur de Fernand comme un coup de poignard. Ses lèvres blêmirent, et sous la teinte bistrée de son mâle visage on pût voir encore une fois le

sang se retirer peu à peu pour affluer au cœur.

Pendant ce temps Dantès avait exécuté la même manœuvre; à sa droite il avait mis M. Morrel, à sa gauche Danglars, puis de la main il avait fait signe à chacun de se placer à sa fantaisie.

Déjà couraient autour de la table les saucissons d'Arles à la chair brune et au fumet accentué, les langoustes à la cuirasse éblouissante, les prayres à la coquille rosée, les oursins qui semblent des châtaignes entourées de leur enveloppe piquante, les cloris qui ont la prétention de remplacer avec supériorité, pour les gourmets du Midi, les huîtres du Nord; enfin, tous ces hors-d'œuvre délicats que la vague

roule sur sa rive sablonneuse, et que les pêcheurs reconnaissants désignent sous le nom générique de fruits de mer.

— Un beau silence! dit le vieillard en savourant un verre de vin jaune comme la topaze, que le père Pamphile en personne venait d'apporter devant Mercédès. Dirait-on qu'il y a ici trente personnes qui ne demandent qu'à rire.

— Eh! un mari n'est pas toujours gai, dit Caderousse.

— Le fait est, dit Dantès, que je suis trop heureux en ce moment pour être gai. Si c'est comme cela que vous l'entendez, voisin, vous avez raison! La joie fait quelquefois un effet étrange, elle oppresse comme la douleur.

Danglars observa Fernand, dont la nature impressionnable absorbait et renvoyait chaque émotion.

— Allons donc, dit-il, est-ce que vous craindriez quelque chose? il me semble, au contraire, que tout va selon vos désirs?

— Et c'est justement cela qui m'épouvante, dit Dantès. Il me semble que l'homme n'est pas fait pour être si facilement heureux! Le bonheur est comme ces palais des îles enchantées dont les dragons gardent les portes. Il faut combattre pour le conquérir, et moi, en vérité, je ne sais en quoi j'ai mérité le bonheur d'être le mari de Mercédès.

— Le mari, le mari, dit Caderousse en riant; pas encore, mon capitaine; essaie

un peu de faire le mari? et tu verras comme tu seras reçu!

Mercédès rougit.

Fernand se tourmentait sur sa chaise, tressaillait au moindre bruit, et de temps en temps essuyait de larges plaques de sueur qui perlaient sur son front comme les premières gouttes d'une pluie d'orage.

— Ma foi, dit Dantès, voisin Caderousse, ce n'est point la peine de me démentir pour si peu. Mercédès n'est point encore ma femme, c'est vrai.....

Il tira sa montre.

— Mais, dans une heure et demie elle le sera!

Chacun poussa un cri de surprise, à l'exception du père Dantès dont le large rire montra les dents encore belles. Mercédès sourit et ne rougit plus. Fernand saisit convulsivement le manche de son couteau.

— Dans une heure! dit Danglars pâlissant lui-même; et comment cela?

— Oui, mes amis, répondit Dantès; grâce au crédit de M. Morrel, l'homme après mon père auquel je dois le plus au monde, toutes les difficultés sont aplanies. Nous avons acheté les bans, et à deux heures et demie le maire de Marseille nous attend à l'Hôtel-de-Ville. Or, comme une heure et un quart viennent de sonner, je crois ne pas me tromper de beaucoup en

disant que dans une heure trente minutes Mercédès s'appellera madame Dantès.

Fernand ferma les yeux : un nuage de feu brûla ses paupières ; il s'appuya à la table pour ne point défaillir, et, malgré tous ses efforts, ne put retenir un gémissement sourd qui se perdit dans le bruit des rires et des félicitations de l'assemblée.

— C'est bien agir, cela, heim! dit le père Dantès. Cela s'appelle-t-il perdre son temps, à votre avis? Arrivé d'hier au matin! marié aujourd'hui à trois heures! Parlez-moi des marins pour aller rondement en besogne.

— Mais les autres formalités, objecta timidement Danglars : le contrat, les écritures...

— Le contrat, dit Dantès en riant, le contrat est tout fait : Mercédès n'a rien, ni moi non plus! Nous nous marions sous le régime de la communauté, et voilà! Ça n'a pas été long à écrire, et ce ne sera pas cher à payer.

Cette plaisanterie excita une nouvelle explosion de joie et de bravos.

— Ainsi, ce que nous prenions pour un repas de fiançailles, dit Danglars, est tout bonnement un repas de noces.

— Non pas, dit Dantès; vous n'y perdrez rien, soyez tranquille. Demain matin je pars pour Paris. Quatre jours pour aller, quatre jours pour revenir, un jour

pour faire en conscience la commission dont je suis chargé, et le 1er mars je suis de retour; au 2 mars donc le véritable repas de noces.

Cette perspective d'un nouveau festin redoubla l'hilarité au point que le père Dantès, qui au commencement du dîner se plaignait du silence, faisait maintenant au milieu de la conversation générale de vains efforts pour placer son vœu de prospérité en faveur des futurs époux.

Dantès devina la pensée de son père et y répondit par un sourire plein d'amour. Mercédès commença de regarder l'heure au coucou de la salle et fit un petit signe à Édemond.

Il y avait autour de la table cette hilarité bruyante et cette liberté individuelle qui accompagne, chez les gens de condition inférieure, la fin des repas. Ceux qui étaient mécontents de leur place s'étaient levés de table et avaient été chercher d'autres voisins. Tout le monde commençait à parler à la fois, et personne ne s'occupait de répondre à ce que son interlocuteur lui disait, mais seulement à ses propres pensées.

La pâleur de Fernand était presque passée sur les joues de Danglars; quant à Fernand lui-même, il ne vivait plus et semblait un damné dans le lac de feu. Un des premiers, il s'était levé et se promenait de long en large dans la salle, essayant d'isoler

son oreille du bruit des chansons et du choc des verres.

Caderousse s'approcha de lui au moment où Danglars, qu'il semblait fuir, venait de le rejoindre dans un angle de la salle.

— En vérité, dit Caderousse, à qui les bonnes façons de Dantès et surtout le bon vin du père Pamphile avaient enlevé tous les restes de la haine dont le bonheur inattendu de Dantès avait jeté les germes dans son âme, en vérité, Dantès est un gentil garçon ; et quand je le vois assis près de sa fiancée, je me dis que c'eût été dommage de lui faire la mauvaise plaisanterie que vous complotiez hier.

Aussi, dit Danglars, tu as vu que la

chose n'a pas eu de suite; ce pauvre M. Fernand était si bouleversé, qu'il m'avait fait de la peine d'abord; mais du moment qu'il en a pris son parti, au point de s'être fait le premier garçon de noces de son rival, il n'y a plus rien à dire.

Caderousse regarda Fernand, il était livide.

— Le sacrifice est d'autant plus grand, continua Danglars, qu'en vérité la fille est belle. Peste! l'heureux coquin que mon futur capitaine; je voudrais m'appeler Dantès douze heures seulement.

— Partons-nous! demanda la douce voix de Mercédès; voici deux heures qui sonnent, et l'on nous attend à deux heures un quart.

— Oui, oui, partons ! dit Dantès en se levant vivement.

— Partons ! répétèrent en chœur tous les convives.

Au même instant, Danglars, qui ne perdait pas de vue Fernand assis sur le rebord de la fenêtre, le vit ouvrir des yeux hagards, se lever comme par un mouvement convulsif, et retomber assis sur l'appui de cette croisée; presqu'au même instant, un bruit sourd retentit dans l'escalier; ce retentissement d'un pas pesant, une rumeur confuse de voix mêlées à un cliquetis d'armes, couvrirent les exclamations des convives, si bruyantes qu'elles fussent, et attirèrent l'attention générale

qui se manifesta à l'instant même par un silence inquiet.

Le bruit s'approcha ; trois coups retentirent dans le panneau de la porte; chacun regarda son voisin d'un air étonné.

— Au nom de la loi ! cria une voix vibrante, à laquelle aucune voix ne répondit.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et un commissaire, ceint de son écharpe, entra dans la salle, suivi de quatre soldats armés, conduits par un caporal.

L'inquiétude fit place à la terreur.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'armateur en s'avançant au-devant du commissaire qu

connaissait; bien certainement, monsieur, il y a méprise.

— S'il y a méprise, monsieur Morrel, répondit le commissaire, croyez que la méprise sera promptement réparée; en attendant, je suis porteur d'un mandat d'arrêt; et, quoique ce soit avec regret que je remplis ma mission, il ne faut pas moins que je la remplisse : lequel de vous, messieurs, est Édemond Dantès ?

Tous les regards se tournèrent vers le jeune homme qui, fort ému mais conservant sa dignité, fit un pas en avant, et dit :

— C'est moi, monsieur, que me voulez-vous ?

— Édemond Dantès, reprit le commissaire, au nom de la loi, je vous arrête!

— Vous m'arrêtez ! dit Édemond avec une légère pâleur, mais pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Je l'ignore, monsieur, mais votre premier interrogatoire vous l'apprendra.

M. Morrel comprit qu'il n'y avait rien à faire contre l'inflexibilité de la situation : un commissaire ceint de son écharpe n'est plus un homme, c'est la statue de la loi, froide, sourde, muette.

Le vieillard, au contraire, se précipita vers l'officier : il y a des choses que le cœur d'un père ou d'une mère ne comprendront jamais ; il pria et supplia : larmes et prières ne pouvaient rien ; cependant son désespoir était si grand, que le commissaire en fut touché.

— Monsieur, dit-il, tranquillisez-vous ; peut-être votre fils a-t-il négligé quelque formalité de douane ou de santé, et, selon toute probabilité, lorsqu'on aura reçu de lui les renseignements qu'on désire en tirer, sera-t-il remis en liberté.

— Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie ? demanda en fronçant le sourcil Caderousse à Danglars qui jouait la surprise.

— Le sais-je, moi ! dit Danglars ; je suis comme toi : je vois ce qui se passe, je n'y comprends rien, et je reste confondu.

Caderousse chercha des yeux Fernand : il avait disparu.

Toute la scène de la veille se représenta alors avec une effrayante lucidité : on eût

dit que la catastrophe venait de tirer le voile que l'ivresse de la veille avait jeté entre lui et sa mémoire.

— Oh, oh ! dit-il d'une voix rauque, serait-ce la suite de la plaisanterie dont vous parliez hier, Danglars ? en ce cas, malheur à celui qui l'aurait faite, car elle est bien triste.

— Pas du tout ! s'écria Danglars, tu sais bien au contraire que j'ai déchiré le papier.

Tu ne l'as pas déchiré, dit Caderousse, tu l'as jeté dans un coin, voilà tout.

— Tais-toi, tu n'as rien vu, tu étais ivre.

— Où est Fernand ? demanda Caderousse.

— Le sais-je, moi? répondit Danglars, à ses affaires probablement; mais au lieu de nous occuper de cela, allons donc porter du secours à ces pauvres affligés.

En effet, pendant cette conversation, Dantès avait, en souriant, baisé la main à tous ses amis, et s'était constitué prisonnier en disant: soyez tranquilles, l'erreur va s'expliquer, et probablement que je n'irai même pas jusqu'à la prison.

— Oh! bien certainement, j'en répondrais, dit Danglars qui, en ce moment, s'approchait, comme nous l'avons dit, du groupe principal.

Dantès descendit l'escalier, précédé du commissaire de police et entouré par les

soldats ; une voiture dont la portière était tout ouverte attendait à la porte, il y monta, deux soldats et le commissaire montèrent après lui ; la portière se referma, et la voiture reprit le chemin de Marseille.

— Adieu, Dantès ! adieu, Édemond ! s'écria Mercédès en s'élançant sur la balustrade.

Le prisonnier entendit ce dernier cri, sorti comme un sanglot du cœur déchiré de sa fiancée, il passa la tête par la portière, cria : Au revoir, Mercédès ! et disparut à l'un des angles du fort Saint-Nicolas.

— Attendez-moi ici, dit l'armateur, je prends la première voiture que je rencon-

tre, je cours à Marseille, et je vous rapporte des nouvelles.

— Allez ! crièrent toutes les voix, allez! et revenez bien vite !

Il y eut après ce double départ un moment de stupeur terrible parmi tous ceux qui étaient restés.

Le vieillard et Mercédès restèrent quelque temps isolés, chacun dans sa propre douleur; mais enfin leurs yeux se rencontrèrent : ils se reconnurent comme deux victimes frappées du même coup, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Pendant ce temps Fernand rentra, se versa un verre d'eau qu'il but, et alla s'asseoir sur une chaise.

Le hasard fit que ce fut sur une chaise voisine que vint tomber Mercédès en sortant des bras du vieillard.

Fernand, par un mouvement instinctif, recula sa chaise.

— C'est lui, dit à Danglars Caderousse, qui n'ayait pas perdu de vue le Catalan.

— Je ne crois pas, répondit Danglars, il était trop bête ; en tout cas, que le coup retombe sur celui qui l'a fait.

— Tu ne parles pas de celui qui l'a conseillé, dit Caderousse.

— Ah, ma foi ! dit Danglars, si l'on était responsable de tout ce que l'on dit en l'air !

— Oui, lorsque ce que l'on dit en l'air retombe par la pointe.

Pendant ce temps, les groupes commentaient l'arrestation de toutes les manières.

— Et vous, Danglars, dit une voix, que pensez-vous de cet événement?

— Moi, dit Danglars, je crois qu'il aura rapporté quelques ballots de marchandises prohibées.

— Mais si c'était cela, vous devriez le savoir, Danglars, vous qui étiez agent-comptable.

— Oui, c'est vrai; mais l'agent-comptable ne connaît que les colis qu'on lui déclare : je sais que nous sommes char-

gés de coton, voilà tout; que nous avons pris le chargement à Alexandrie, chez M. Pastret, et à Smyrne, chez M. Pascal; ne m'en demandez pas davantage.

— Oh ! je me rappelle maintenant, murmura le pauvre père se rattachant à ce débris, qu'il m'a dit hier qu'il avait pour moi une caisse de café et une caisse de tabac.

— Voyez-vous, dit Danglars, c'est cela : en notre absence, la douane aura fait une visite à bord du *Pharaon*, et elle aura découvert le pot aux roses.

Mercédès ne croyait point à tout cela; car, comprimée jusqu'à ce moment, sa douleur éclata tout à coup en sanglots.

— Allons, allons, espoir ! dit, sans trop savoir ce qu'il disait, le père Dantès.

— Espoir ! répéta Danglars.

— Espoir ! essaya de murmurer Fernand, mais ce mot l'étouffait; ses lèvres s'agitèrent, aucun son ne sortit de sa bouche.

—Messieurs, cria un des convives resté en vedette sur la balustrade; messieurs, une voiture ! Ah, c'est M. Morrel ! courage, courage ! sans doute qu'il nous apporte de bonnes nouvelles.

Mercédès et le vieux père coururent au-devant de l'armateur, qu'ils rencontrèrent à la porte. M. Morrel était fort pâle.

— Eh bien ! s'écrièrent-ils d'une même voix.

— Eh bien, mes amis ! répondit l'armateur en secouant la tête, la chose est plus grave que nous ne le pensions.

— Oh, monsieur ! s'écria Mercédès, il est innocent !

— Je le crois, répondit M. Morrel, mais on l'accuse.

— De quoi donc ? demanda le vieux Dantès.

— D'être un agent bonapartiste.

Ceux de mes lecteurs qui ont vécu dans l'époque où se passe cette histoire, se rappelleront quelle terrible accusation c'était

à cette époque-là, que celle que venait de formuler M. Morrel.

Mercédès poussa un cri; le vieillard se laissa tomber sur une chaise.

— Ah ! murmura Caderousse, vous m'avez trompé, Danglars, et la plaisanterie a été faite; mais je ne veux pas laisser mourir de douleur ce vieillard et cette jeune fille, et je vais tout leur dire.

— Tais-toi, malheureux ! s'écria Danglars en saisissant la main de Caderousse, ou je ne réponds pas de toi-même; qui te dit que Dantès n'est pas véritablement coupable? le bâtiment a touché à l'île d'Elbe, il y est descendu, il est resté tout un jour à Porto-Ferrajo; si l'on trouvait

sur lui quelque lettre qui le compromette, ceux qui l'auraient soutenu passeraient pour ses complices.

Caderousse, avec l'instinct rapide de l'égoïsme, comprit toute la solidité de ce raisonnement; il regarda Danglars avec des yeux hébétés par la crainte et par la douleur, et, pour un pas qu'il avait fait en avant, il en fit deux en arrière.

— Attendons alors, murmura-t-il.

— Oui, attendons, dit Danglars; s'il est innocent, on le mettra en liberté; s'il est coupable, il est inutile de se compromettre pour un conspirateur.

— Alors, partons, je ne puis rester plus long-temps ici.

—Oui, viens, dit Danglars enchanté de trouver un compagnon de retraite, viens, et laissons-les se tirer de là comme ils pourront.

Ils partirent : Fernand, redevenu l'appui de la jeune fille, prit Mercédès par la main et la ramena aux Catalans. Les amis de Dantès ramenèrent de leur côté, aux allées de Meillan, ce vieillard presque évanoui.

Bientôt cette rumeur, que Dantès venait d'être arrêté comme agent bonapartiste, se répandit par toute la ville.

—Eussiez-vous cru cela, mon cher Danglars? dit M. Morrel en rejoignant son agent comptable et Caderousse, car il regagnait lui-même la ville en toute hâte,

pour avoir quelque nouvelle directe d'Édemond par le substitut du procureur du roi, M. de Villefort, qu'il connaissait un peu ; auriez-vous cru cela ?

— Dame, monsieur ! répondit Danglars, je vous avais dit que Dantès, sans aucun motif, avait relâché à l'île d'Elbe, et cette relâche, vous le savez, m'avait paru suspecte.

— Mais aviez-vous fait part de vos soupçons à d'autres qu'à moi.

— Je m'en serais bien gardé, monsieur, ajouta tout bas Danglars ; vous savez bien qu'à cause de votre oncle, M. Policar Morrel, qui a servi sous l'autre et qui ne cache pas sa pensée, on vous soupçonne de

regretter Napoléon ; j'aurais eu peur de faire tort à Édemond et ensuite à vous; il y a de ces choses qu'il est du devoir d'un subordonné de dire à son armateur, et de cacher sévèrement aux autres.

— Bien, Danglars ! bien ! dit l'armateur, vous êtes un brave garçon ; aussi j'avais d'avance pensé à vous, dans le cas où ce pauvre Dantès fût devenu capitaine du *Pharaon*.

— Comment cela, monsieur ?

— Oui, j'avais d'avance demandé à Dantès ce qu'il pensait de vous, et s'il aurait quelque répugnance à vous garder à votre poste, car je ne sais pourquoi j'avais cru remarquer qu'il y avait du froid entre vous.

— Et que vous a-t-il répondu ?

— Qu'il croyait effectivement avoir eu, dans une circonstance qu'il ne m'a pas dite, quelques torts envers vous, mais que toute personne qui avait la confiance de l'armateur, avait la sienne.

— L'hypocrite ! murmura Danglars.

— Pauvre Dantès ! dit Caderousse, c'est un fait qu'il était excellent garçon.

— Oui, mais en attendant, dit M. Morrel, voilà *le Pharaon* sans capitaine.

— Oh ! dit Danglars, il faut espérer, puisque nous ne pouvons repartir que dans trois mois, que d'ici à cette époque Dantès sera mis en liberté.

— Sans doute, mais jusque-là ?

— Eh bien ! jusque-là me voici, monsieur Morrel, dit Danglars ; vous savez que je connais le maniement d'un navire aussi bien que le premier capitaine au long cours venu ; cela vous offrira même un avantage, de vous servir de moi, car lorsque Édemond sortira de prison, vous n'aurez personne à remercier : il reprendra sa place et moi la mienne, voilà tout.

—Merci, Danglars, dit l'armateur ; voilà en effet qui concilie tout. Prenez donc le commandement, je vous y autorise, et surveillez le débarquement : il ne faut jamais, quelque catastrophe qui arrive aux individus, que les affaires souffrent.

— Soyez tranquille, monsieur ; mais

pourra-t-on le voir au moins, ce bon Édemond ?

— Je vous dirai cela tout à l'heure, Danglars ; je vais tâcher de parler à M. de Villefort, et d'intercéder près de lui en faveur du prisonnier. Je sais bien que c'est un royaliste enragé ; mais que diable ! tout royaliste et procureur du roi qu'il est, il est homme aussi, et je ne le crois pas méchant.

— Non, dit Danglars, mais j'ai entendu dire qu'il était ambitieux, et cela se ressemble beaucoup.

—Enfin, dit M. Morrel avec un soupir, nous verrons ; allez à bord, je vous y rejoins.

Et il quitta les deux amis pour prendre le chemin du palais de justice.

— Tu vois, dit Danglars à Caderousse, la tournure que prend l'affaire. As-tu encore envie d'aller soutenir Dantès maintenant?

— Non, sans doute, mais c'est cependant une terrible chose qu'une plaisanterie qui a de pareilles suites.

— Dame! qui l'a faite? ce n'est ni toi, ni moi, n'est-ce pas? c'est Fernand. Tu sais bien que quant à moi j'ai jeté le papier dans un coin; je croyais même l'avoir déchiré.

— Non, non, dit Caderousse! Oh, quant à cela j'en suis sûr, je le vois au coin de la

tonnelle tout froissé, tout roulé, et je voudrais même bien qu'il fût encore où je le vois!

— Que veux-tu? Fernand l'aura ramassé, Fernand l'aura copié ou fait copier, Fernand n'aura peut-être même pas pris cette peine; et j'y pense... mon Dieu! il aura peut-être envoyé ma propre lettre! Heureusement que j'avais déguisé mon écriture.

— Mais, tu savais donc que Dantès conspirait?

— Moi, je ne savais rien au monde. Comme je te l'ai dit, j'ai cru faire une plaisanterie, pas autre chose. Il paraît que, comme arlequin, j'ai dit la vérité en riant.

— C'est égal, reprit Caderousse, je don-

nerais bien des choses pour que toute cette affaire ne fût pas arrivée, ou du moins pour n'être mêlé en rien à toute cette affaire. Tu verras qu'elle nous portera malheur, Danglars!

— Si elle doit porter malheur à quelqu'un, c'est au vrai coupable, et le vrai coupable c'est Fernand et non pas nous. Quel malheur veux-tu qu'il nous arrive, à nous? Nous n'avons qu'à nous tenir tranquilles, sans souffler le mot de tout cela, et l'orage passera sans que le tonnerre tombe.

— Amen, dit Caderousse en faisant un signe d'adieu à Danglars et en se dirigeant vers les allées de Meillan, tout en secouant la tête et en se parlant à lui-même comme

ont l'habitude de le faire les gens fort préoccupés.

— Bon, dit Danglars, les choses prennent la tournure que j'avais prévue; me voilà capitaine par intérim, et si cet imbécile de Caderousse peut se taire, capitaine tout de bon. Il n'y a donc que le cas où la justice relâcherait Dantès? Oh! mais, ajouta-t-il avec un sourire, la justice est la justice, et je m'en rapporte à elle.

Et sur ce il sauta dans une barque en donnant l'ordre au batelier de le conduire à bord du *Pharaon*, où l'armateur, on se le rappelle, lui avait donné rendez-vous.

CHAPITRE VI.

LE SUBSTITUT DU PROCUREUR DU ROI.

Rue du Grand-Cours, en face de la fontaine des Méduses, dans une de ces vieilles maisons à l'architecture aristocratique bâties par Puget, on célébrait aussi le même jour, à la même heure, un repas de fiançailles.

Seulement, au lieu que les acteurs de

cette autre scène fussent des gens du peuple, des matelots et des soldats, ils appartenaient à la tête de la société marseillaise. C'étaient d'anciens magistrats qui avaient donné la démission de leur charge sous l'usurpateur ; de vieux officiers qui avaient déserté nos rangs pour passer dans ceux de l'armée de Condé ; des jeunes gens élevés, par leur famille encore mal rassurée sur leur existence, malgré les quatre ou cinq remplaçants qu'elle avait payés, dans la haine de cet homme dont cinq ans d'exil devaient faire un martyr, et quinze ans de restauration un dieu.

On était à table et la conversation roulait, brûlante de toutes les passions, les passions de l'époque, passions d'autant plus terribles, vivantes et acharnées dans

le Midi, que depuis cinq cents ans les haines religieuses viennent en aide aux haines politiques.

L'Empereur, roi de l'île d'Elbe après avoir été souverain d'une partie du monde, régnant sur une population de cinq à six mille âmes après avoir entendu crier Vive Napoléon par cent vingt millions de sujets et en dix langues différentes, était traité là comme un homme perdu à tout jamais pour la France et pour le trône. Les magistrats relevaient les bévues politiques ; les militaires parlaient de Moscou et de Leipsick ; les femmes, de son divorce avec Joséphine. Il semblait à ce monde royaliste, tout joyeux et tout triomphant non pas de la chute de l'homme, mais de l'anéantissement du principe, que la vie recom-

mençait pour lui, et qu'il sortait d'un rêve pénible.

Un vieillard décoré de la croix de Saint-Louis se leva et proposa la santé du roi Louis XVIII à ses convives; c'était le marquis de Saint-Méran.

A ce toast, qui rappelait à la fois l'exilé de Hartwell et le roi pacificateur de la France, la rumeur fut grande, les verres se levèrent à la manière anglaise, les femmes détachèrent leurs bouquets et en jonchèrent la nappe. Ce fut un enthousiasme presque poétique.

— Ils en conviendraient s'ils étaient là, dit la marquise de Saint-Méran, femme à l'œil sec, aux lèvres minces, à la tournure

aristocratique, et encore élégante malgré ses cinquante ans; tous ces révolutionnaires qui nous ont chassés, et que nous laissons à notre tour bien tranquillement conspirer dans nos vieux châteaux qu'ils ont achetés pour un morceau de pain, sous la Terreur : ils en conviendraient, que le véritable dévouement était de notre côté, puisque nous nous attachions à la monarchie croulante, tandis qu'eux, au contraire, saluaient le soleil levant et faisaient leur fortune, pendant que nous nous perdions la nôtre; ils en conviendraient, que notre roi, à nous, était bon véritablement, Louis le Bien-Aimé, tandis que leur usurpateur, à eux, n'a jamais été que Napoléon le maudit, n'est-ce pas, Villefort?

— Vous dites, madame la marquise?...

Pardonnez-moi, je n'étais pas à la conversation.

— Eh! laissez ces enfants, marquise, reprit le vieillard qui avait porté le toast; ces enfants vont s'épouser, et tout naturellement ils ont à parler d'autre chose que de politique.

— Je vous demande pardon, ma mère, dit une jeune et belle personne aux blonds cheveux, à l'œil de velours nageant dans un fluide nacré. Je vous rends M. de Villefort, que j'avais accaparé pour un instant. Monsieur de Villefort, ma mère vous parle.

— Je me tiens prêt à répondre à madame, si elle veut bien renouveler sa question que j'ai mal entendue, dit M. de Villefort.

— On vous pardonne, Renée, dit la marquise avec un sourire de tendresse

qu'on était étonné de voir fleurir sur cette sèche figure; mais le cœur de la femme est ainsi fait, que si aride qu'il devienne au souffle des préjugés et aux exigences de l'étiquette, il y a toujours un coin fertile et riant : c'est celui que Dieu a consacré à l'amour maternel. On vous pardonne... Maintenant je disais, Villefort, que les bonapartistes n'avaient ni notre conviction, ni notre enthousiasme, ni notre dévouement.

— Oh ! madame, ils ont du moins quelque chose qui remplace tout cela : c'est le fanatisme. Napoléon est le Mahomet de l'Occident; c'est pour tous ces hommes vulgaires, mais aux ambitions suprêmes, non-seulement un législateur et un maître, mais encore c'est un type, le type de l'égalité.

— De l'égalité! s'écria la marquise. Napoléon, le type de l'égalité! et que ferez-vous donc de M. de Robespierre? Il me semble que vous lui volez sa place pour la donner au Corse; c'est cependant bien assez d'une usurpation, ce me semble.

— Non, madame, dit Villefort, je laisse chacun sur son piédestal : Robespierre, place Louis XV, sur son échafaud; Napoléon, place Vendôme, sur sa colonne; seulement l'un a fait de l'égalité qui abaisse, et l'autre de l'égalité qui élève; l'un a ramené les rois au niveau de la guillotine, l'autre a élevé le peuple au niveau du trône. Cela ne veut pas dire, ajouta Villefort en riant, que tous deux ne soient pas d'infâmes révolutionnaires, et que le 9 thermidor et le 4 avril 1814 ne soient pas

deux jours heureux pour la France, et dignes d'être également fêtés par les amis de l'ordre et de la monarchie ; mais cela explique aussi comment, tout tombé qu'il est pour ne se relever jamais, je l'espère, Napoléon a conservé ses séides. Que voulez-vous, marquise, Cromwell ? qui n'était que la moitié de tout ce qu'a été Napoléon, avait bien les siens !

— Savez-vous que ce que vous dites là, Villefort, sent la révolution d'une lieue? Mais je vous pardonne : on ne peut pas être fils de girondin et ne pas conserver un goût de terroir.

Une vive rougeur passa sur le front de Villefort.

— Mon père était girondin, madame,

dit-il, c'est vrai ; mais mon père n'a pas voté la mort du roi, mon père a été proscrit par cette même Terreur qui vous proscrivait, et peu s'en est fallu qu'il ne portât sa tête sur le même échafaud qui avait vu tomber la tête de votre père.

— Oui, dit la marquise, sans que ce souvenir sanglant amenât la moindre altération sur ses traits, seulement c'était pour des principes diamétralement opposés qu'ils y fussent montés tous deux, et la preuve c'est que toute ma famille est restée attachée aux princes exilés, tandis que votre père a eu hâte de se rallier au nouveau gouvernement, et qu'après que le citoyen Noirtier a été girondin, le comte Noirtier est devenu sénateur.

—Ma mère, ma mère, dit Renée, vous savez qu'il était convenu qu'on ne parlerait plus de tous ces mauvais souvenirs.

—Madame, répondit Villefort, je me joindrai à mademoiselle de Saint-Méran pour vous demander bien humblement l'oubli du passé. A quoi bon récriminer sur des choses devant lesquelles la volonté de Dieu même est impuissante? Dieu peut changer l'avenir; il ne peut pas même modifier le passé. Ce que nous pouvons, nous autres hommes, c'est, sinon de le renier, mais de jeter un voile dessus. Eh bien! moi, je me suis séparé non-seulement de l'opinion, mais encore du nom de mon père. Mon père a été ou est même peut-être encore bonapartiste et s'appelle Noirtier; moi je suis royaliste et m'appelle de Villefort.

Laissez mourir dans le vieux tronc un reste de sève révolutionnaire, et ne voyez, madame, que le rejeton qui s'écarte de ce tronc sans pouvoir, et je dirai presque sans vouloir s'en détacher tout à fait.

— Bravo, Villefort, dit le marquis, bravo, bien répondu! Moi aussi j'ai toujours prêché à la marquise l'oubli du passé, sans jamais avoir pu l'obtenir d'elle; vous serez plus heureux, je l'espère.

— Oui, c'est bien, dit la marquise, oublions le passé, je ne demande pas mieux et c'est convenu; mais qu'au moins Villefort soit inflexible pour l'avenir. N'oubliez pas, Villefort, que nous avons répondu de vous à Sa Majesté, que Sa Majesté, elle aussi, a bien voulu oublier, à notre recom-

mandation (elle lui tendit la main), comme j'oublie à votre prière. Seulement, s'il vous tombe quelque conspirateur entre les mains, songez qu'on a d'autant plus les yeux sur vous que l'on sait que vous êtes d'une famille qui peut-être est en rapport avec ces conspirateurs.

— Hélas! madame, dit Villefort, ma profession et surtout le temps dans lequel nous vivons m'ordonnent d'être sévère. Je le serai. J'ai déjà eu quelques accusations politiques à soutenir, et, sous ce rapport, j'ai fait mes preuves. Malheureusement nous ne sommes pas au bout.

— Vous croyez? dit la marquise.

— J'en ai peur. Napoléon à l'île d'Elbe

est bien près de la France; sa présence, presque en vue de nos côtes, entretient l'espérance de ses partisans. Marseille est pleine d'officiers à demi-solde, qui, tous les jours, sous un prétexte frivole, cherchent querelle aux royalistes; de là des duels parmi les gens des classes élevées, de là des assassinats dans le peuple.

— Oui, dit le comte de Salvieux, vieil ami de M. de Saint-Méran et chambellan de M. le comte d'Artois, oui, mais vous savez que la Sainte-Alliance le déloge?

— Oui, il était question de cela lors de notre départ de Paris, dit M. de Saint-Méran. Et où l'envoie-t-on?

— A Sainte-Hélène.

— A Sainte-Hélène ! Qu'est-ce que cela ? demanda la marquise.

— Une île située à deux mille lieues d'ici, au delà de l'équateur, répondit le comte.

— A la bonne heure ! Comme le dit Villefort, c'est une grande folie que d'avoir laissé un pareil homme entre la Corse où il est né, entre Naples où règne encore son beau-frère, et en face de cette Italie dont il voulait faire un royaume à son fils.

— Malheureusement, dit Villefort, nous avons les traités de 1814, et l'on ne peut toucher à Napoléon sans manquer à ces traités.

— Eh bien ! on y manquera, dit M. de

Salvieux. Y a-t-il regardé de si près, lui, lorsqu'il s'est agi de faire fusiller le malheureux duc d'Enghien?

— Oui, dit la marquise, c'est convenu, la Sainte-Alliance débarrasse l'Europe de Napoléon, et Villefort débarrasse Marseille de ses partisans. Le roi règne ou ne règne pas : s'il règne, son gouvernement doit être fort et ses agents inflexibles; c'est le moyen de prévenir le mal.

— Malheureusement, madame, dit en souriant Villefort, un substitut du procureur du roi arrive toujours quand le mal est fait.

— Alors, c'est à lui de le réparer.

— Je pourrais vous dire encore, ma-

dame, que nous ne réparons pas le mal, mais que nous le vengeons; voilà tout.

— Oh, monsieur de Villefort! dit une jeune et jolie personne, fille du comte de Salvieux et amie de mademoiselle de Saint-Méran, tâchez donc d'avoir un beau procès tandis que nous serons à Marseille. Je n'ai jamais vu une cour d'assises, et l'on dit que c'est fort curieux.

— Fort curieux, en effet, mademoiselle, dit le substitut; car au lieu d'une tragédie factice, c'est un drame véritable; au lieu de douleurs jouées, ce sont des douleurs réelles. Cet homme qu'on voit là, au lieu, la toile baissée, de rentrer chez lui, de souper en famille et de se coucher tranquillement pour recommencer le lende-

main, rentre dans la prison où il trouve le bourreau. Vous voyez bien que pour les personnes nerveuses qui cherchent les émotions, il n'y a pas de spectacle qui vaille celui-là. Soyez tranquille, mademoiselle, si la circonstance se présente, je vous le procurerai.

— Il nous fait frissonner... et il rit ! dit Renée toute pâlissante.

— Que voulez-vous... c'est un duel... J'ai déjà requis cinq ou six fois la peine de mort contre des accusés politiques ou autres... eh bien! qui sait combien de poignards à cette heure s'aiguisent dans l'ombre, ou sont déjà dirigés contre moi ?

— Oh, mon Dieu ! dit Renée en s'as-

sombrissant de plus en plus, parlez-vous donc sérieusement, monsieur de Villefort?

— On ne peut plus sérieusement, mademoiselle, reprit le jeune magistrat le sourire sur les lèvres. Et avec ces beaux procès que désire mademoiselle pour satisfaire sa curiosité, et que je désire, moi, pour satisfaire mon ambition, la situation ne fera que s'aggraver. Tous ces soldats de Napoléon, habitués à aller en aveugles à l'ennemi, croyez-vous qu'ils réfléchissent en brûlant une cartouche ou en marchant à la baïonnette? Eh bien! réfléchiront-ils davantage pour tuer un homme qu'ils croient leur ennemi personnel, que pour tuer un Russe, un Autrichien ou un Hongrois qu'ils n'ont jamais vu? D'ailleurs il faut cela, voyez-vous; sans cela, notre mé-

tier n'aurait point d'excuse. Moi-même, quand je vois luire dans l'œil de l'accusé l'éclair lumineux de la rage, je me sens tout encouragé, je m'exalte : ce n'est plus un procès, c'est un combat; je lutte contre lui, il riposte, je redouble, et le combat finit, comme tous les combats, par une victoire ou une défaite. Voilà ce que c'est que de plaider! c'est le danger qui fait l'éloquence. Un accusé qui me sourirait après ma réplique, me ferait croire que j'ai parlé mal, que ce que j'ai dit est pâle, sans vigueur, insuffisant. Songez donc à la sensation d'orgueil qu'éprouve un procureur du roi convaincu de la culpabilité de l'accusé, lorsqu'il voit blémir et s'incliner son coupable sous le poids des preuves et sous les foudres de son éloquence! Cette tête se baisse, elle tombera...

Renée jeta un léger cri.

— Voilà qui est parler, dit un des convives.

— Voilà l'homme qu'il faut dans des temps comme les nôtres! dit un second.

— Aussi, dit un troisième, dans votre dernière affaire vous avez été superbe, mon cher Villefort. Vous le savez, cet homme qui avait assassiné son père, eh bien! littéralement vous l'aviez tué avant que le bourreau n'y touchât.

— Oh! pour les parricides, dit Renée, oh! peu m'importe, il n'y a pas de supplice assez grand pour de pareils hommes; mais pour les malheureux accusés politiques!...

— Mais c'est pis encore, Renée, car le roi est le père de la nation, et vouloir renverser ou tuer le roi, c'est vouloir tuer le père de trente-deux millions d'hommes.

— Oh! c'est égal, monsieur de Villefort, dit Renée, vous me promettez d'avoir de l'indulgence pour ceux que je vous recommanderai?

— Soyez tranquille, dit Villefort avec son plus charmant sourire, nous ferons ensemble mes réquisitoires.

— Ma chère, dit la marquise, mêlez-vous de vos colibris, de vos épagneuls et de vos chiffons, et laissez votre futur époux faire son état. Aujourd'hui les armes se reposent et la robe est en crédit; il y a

là-dessus un mot latin d'une grande profondeur.

— *Cedant arma togæ*, dit en s'inclinant Villefort.

— Je n'osais point parler latin, répondit la marquise.

— Je crois que j'aimerais mieux que vous fussiez médecin, reprit Renée; l'ange exterminateur, tout ange qu'il est, m'a toujours fort épouvantée.

— Bonne Renée! murmura Villefort, en couvant la jeune fille d'un regard d'amour.

— Ma fille, dit le marquis, M. de Villefort sera le médecin moral et politique de

cette province; croyez-moi, c'est un beau rôle à jouer.

— Et ce sera un moyen de faire oublier celui qu'a joué son père, reprit l'incorrigible marquise.

— Madame, reprit Villefort avec un triste sourire, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que mon père avait, je l'espère du moins, abjuré les erreurs de son passé; qu'il était devenu un ami zélé de la religion et de l'ordre, meilleur royaliste que moi peut-être, car lui, c'est avec repentir, et moi je ne le suis qu'avec passion.

Et après cette phrase arrondie, Villefort, pour juger de l'effet de sa faconde, regarda les convives, comme, après une

phrase équivalente, il aurait au parquet regardé l'auditoire.

—Eh bien, mon cher Villefort, reprit le comte de Salvieux, c'est justement ce qu'aux Tuileries je répondais avant-hier au ministre de la maison du roi qui me demandait un peu compte de cette singulière alliance entre le fils d'un girondin et la fille d'un officier de l'armée de Condé, et le ministre a très-bien compris. Ce système de fusion est celui de Louis XVIII. Aussi le roi, qui, sans que nous nous en doutassions, écoutait notre conversation, nous a-t-il interrompus en disant : « Villefort (remarquez que le roi n'a pas prononcé le nom de Noirtier, et au contraire a appuyé sur celui de Villefort), Villefort, a donc dit le roi, fera un bon chemin ;

c'est un jeune homme déjà mûr, et qui est de mon monde. J'ai vu avec plaisir que le marquis et la marquise de Saint-Méran le prissent pour gendre, et je leur eusse conseillé cette alliance s'ils n'étaient venus les premiers me demander permission de la contracter. »

— Le roi a dit cela, comte ? s'écria Villefort ravi.

— Je vous rapporte ses propres paroles, et si le marquis veut être franc, il avouera que ce que je vous rapporte à cette heure s'accorde parfaitement avec ce que le roi lui a dit à lui-même quand il lui a parlé, il y a six mois, d'un projet de mariage entre sa fille et vous.

— C'est vrai, dit le marquis.

— Oh! mais je lui devrai donc tout, à ce digne prince! aussi que ne ferais-je pas pour le servir!

— A la bonne heure, dit la marquise, voilà comme je vous aime : vienne un conspirateur dans ce moment, et il sera le bienvenu.

— Et moi, ma mère, dit Renée, je prie Dieu qu'il ne vous écoute point, et qu'il n'envoie à M. de Villefort que de petits voleurs, de faibles banqueroutiers et de timides escrocs; moyennant cela, je dormirai tranquille.

— C'est comme si, dit en riant Villefort, vous souhaitiez au médecin des migraines, des rougeoles et des piqûres de guêpes,

toutes choses qui ne compromettent que l'épiderme; si vous voulez me voir procureur du roi, au contraire souhaitez-moi de ces terribles maladies dont la cure fait honneur au médecin.

En ce moment, et comme si le hasard n'avait attendu que l'émission du souhait de Villefort pour que ce souhait fût exaucé, un valet de chambre entra et lui dit quelques mots à l'oreille. Villefort quitta alors la table en s'excusant, et revint quelques instants après, le visage ouvert et les lèvres souriantes.

Renée le regarda avec amour; car, vu ainsi, avec ses yeux bleus, son teint mat et ses favoris noirs qui encadraient son visage, c'était véritablement un élégant et

beau jeune homme; aussi l'esprit tout entier de la jeune fille sembla-t-il suspendu à ses lèvres, en attendant qu'il expliquât la cause de sa disparition momentanée.

— Eh bien! dit Villefort, vous ambitionniez tout à l'heure, mademoiselle, d'avoir pour mari un médecin; j'ai au moins avec les disciples d'Esculape, on parlait encore ainsi en 1815, cette ressemblance, que jamais l'heure présente même n'est à moi, et qu'on me vient déranger même à côté de vous, même au repas de mes fiançailles.

— Et pour quelle cause vous dérange-t-on, monsieur? demanda la belle jeune fille avec une légère inquiétude.

— Hélas! pour un malade qui serait, s'il faut en croire ce que l'on m'a dit, à toute

extrémité : cette fois c'est un cas grave, et la maladie frise l'échafaud.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Renée en pâlissant.

— En vérité ! dit tout d'une voix l'assemblée.

— Il paraît qu'on vient tout simplement de découvrir un petit complot bonapartiste.

— Est-il possible ! dit la marquise.

— Voici la lettre de dénonciation.

Et Villefort lut :

« Monsieur le procureur du roi est pré-
» venu, par un ami du trône et de la religion,

» que le nommé Édemond Dantès, second
» du navire *le Pharaon*, arrivé ce matin de
» Smyrne, après avoir touché à Naples et à
» Porto-Ferrajo, a été chargé, par Murat,
» d'une lettre pour l'usurpateur; et par
» l'usurpateur, d'une lettre pour le comité
» bonapartiste de Paris.

» On aura la preuve de son crime en
» l'arrêtant; car on trouvera cette lettre ou
» sur lui, ou chez son père, ou dans sa
» cabine à bord du *Pharaon*. »

— Mais, dit Renée, cette lettre, qui n'est qu'une lettre anonyme d'ailleurs, est adressée à M. le procureur du roi, et non à vous.

— Oui, mais le procureur du roi est

absent; en son absence l'épître est parvenue à son secrétaire, qui avait mission d'ouvrir les lettres; il a donc ouvert celle-ci, m'a fait chercher, et; ne me trouvant pas, a donné des ordres pour l'arrestation.

— Ainsi, le coupable est arrêté, dit la marquise.

— C'est-à-dire l'accusé, reprit Renée.

— Oui, madame, dit Villefort, et comme j'avais l'honneur de le dire tout à l'heure à mademoiselle Renée, si l'on trouve la lettre en question, le malade est bien malade.

— Et où est ce malheureux ? demanda Renée.

— Il attend chez moi.

— Allez, mon ami, dit le marquis, ne manquez pas à vos devoirs pour demeurer avec nous, quand le service du roi vous attend ailleurs; allez donc où le service du roi vous attend.

— O monsieur de Villefort, dit Renée en joignant les mains, soyez indulgent, c'est le jour de vos fiançailles !

Villefort fit le tour de la table, et, s'approchant de la chaise de la jeune fille, sur le dossier de laquelle il s'appuya :

— Pour vous épargner une inquiétude, dit-il, je ferai tout ce que je pourrai, chère Renée; mais, si les indices sont sûrs, si l'accusation est vraie, il faudra bien couper cette mauvaise herbe bonapartiste.

Renée frissonna à ce mot couper, car cette herbe qu'il s'agissait de couper avait une tête.

— Bah, bah ! dit la marquise, n'écoutez pas cette petite fille, Villefort, elle s'y fera.

Et la marquise tendit à Villefort une main sèche, qu'il baisa tout en regardant Renée et en lui disant des yeux :

— C'est votre main que je baise ou du moins que je voudrais baiser en ce moment.

— Tristes auspices ! murmura Renée.

— En vérité, mademoiselle, dit la marquise, vous êtes d'un enfantillage désespérant : je vous demande un peu ce que le

destin de l'État peut avoir à faire avec vos fantaisies de sentiment et vos sensibleries de cœur.

—O ma mère ! murmura Renée.

—Grâce pour la mauvaise royaliste, madame la marquise, dit de Villefort, je vous promets de faire mon métier de substitut de procureur du roi en conscience, c'est-à-dire d'être horriblement sévère.

Mais, en même temps que le magistrat adressait ces paroles à la marquise, le fiancé jetait à la dérobée un regard à sa fiancée, et ce regard disait :

—Soyez tranquille, Renée ; en faveur de votre amour, je serai indulgent.

Renée répondit à ce regard par son plus doux sourire, et Villefort sortit avec le paradis dans le cœur.

CHAPITRE VII.

L'INTERROGATOIRE.

A peine de Villefort fut-il hors de la salle à manger, qu'il quitta son masque joyeux pour prendre l'air grave d'un homme appelé à cette suprême fonction de prononcer sur la vie de son semblable. Or, malgré la mobilité de sa physionomie, mobilité que le substitut avait, comme doit

faire un habile acteur, plus d'une fois étudiée devant sa glace, ce fut cette fois un travail pour lui que de froncer son sourcil et d'assombrir ses traits. En effet, à part le souvenir de cette ligne politique suivie par son père, et qui pouvait, s'il ne s'en éloignait complétement, faire dévier son avenir, Gérard de Villefort était en ce moment aussi heureux qu'il est donné à un homme de le devenir : déjà riche par lui-même, il occupait à vingt-sept ans une place élevée dans la magistrature, il épousait une jeune et belle personne qu'il aimait, non pas passionnément, mais avec raison, comme un substitut du procureur du roi peut aimer ; et outre sa beauté, qui était remarquable, mademoiselle de Saint-Méran, sa fiancée, appartenait à une des familles les mieux en cour de l'époque, et

outre l'influence de son père et de sa mère, qui, n'ayant point d'autre enfant, pouvaient la consacrer tout entière à leur gendre, elle apportait encore à son mari une dot de cinquante mille écus, qui, grâce aux espérances, ce mot atroce inventé par les entremetteurs de mariage, pouvait s'augmenter un jour d'un héritage d'un demi-million; tous ces éléments réunis composaient donc pour Villefort un total de félicité éblouissant à ce point, qu'il lui semblait voir des taches au soleil, quand il avait long-temps regardé sa vie intérieure avec la vue de l'âme.

A la porte il trouva le commissaire de police qui l'attendait. La vue de l'homme noir le fit aussitôt retomber des hauteurs du troisième ciel, sur la terre matérielle où

nous marchons; il composa son visage comme nous l'avons dit, et s'approchant de l'officier de justice :

— Me voici, monsieur, lui dit-il, j'ai lu la lettre, et vous avez bien fait d'arrêter cet homme; maintenant donnez-moi sur lui et sur la conspiration tous les détails que vous avez recueillis.

— De la conspiration, monsieur, nous ne savons rien encore; tous les papiers saisis sur lui ont été enfermés en une seule liasse, et déposés cachetés sur votre bureau. Quant au prévenu, vous l'avez vu par la lettre même qui le dénonce, c'est un nommé Édemond Dantès, second à bord du trois-mâts *le Pharaon*, faisant le commerce de coton avec Alexandrie et Smyrne,

et appartenant à la maison Morrel et fils de Marseille.

— Avant de servir dans la marine marchande, avait-il servi dans la marine militaire ?

— Oh non, monsieur ! c'est un tout jeune homme.

— Quel âge ?

— Dix-neuf ou vingt ans au plus.

En ce moment, et comme Villefort, en suivant la Grande-Rue, était arrivé au coin de la rue des Conseils, un homme, qui semblait l'attendre au passage, l'aborda : c'était M. Morrel.

— Ah, monsieur de Villefort ! s'écria le

brave homme en apercevant le substitut, je suis bien heureux de vous rencontrer; imaginez-vous qu'on vient de commettre la méprise la plus étrange, la plus inouïe : on vient d'arrêter le second de mon bâtiment, Édemond Dantès.

—Je le sais, monsieur, dit Villefort, et je viens pour l'interroger.

—Oh, monsieur ! continua Morrel emporté par son amitié pour le jeune homme, vous ne connaissez pas celui qu'on accuse, et je le connais, moi : imaginez-vous l'homme le plux doux, l'homme le plus probe, et j'oserai presque dire l'homme qui sait le mieux son état de toute la marine marchande; oh, monsieur de Ville-

fort ! je vous le recommande bien sincèrement et de tout mon cœur.

Villefort, comme on a pu le voir, appartenait au parti noble de la ville, et Morrel au parti plébéien ; le premier était royaliste ultra, le second était soupçonné de sourd bonapartisme. Villefort regarda dédaigneusement Morrel, et lui répondit avec froideur :

— Vous savez, monsieur, qu'on peut être doux dans la vie privée, probe dans ses relations commerciales, savant dans son état, et n'en être pas moins un grand coupable, politiquement parlant ; vous le savez, n'est-ce pas, monsieur ?

Et le magistrat appuya sur ces derniers

mots, comme s'il en voulait faire l'application à l'armateur lui-même; tandis que son regard scrutateur semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond du cœur de cet homme assez hardi d'intercéder pour un autre, quand il devait savoir que lui-même avait besoin d'indulgence.

Morrel rougit, car il ne se sentait pas la conscience bien nette à l'endroit de ses opinions politiques; et d'ailleurs, la confidence que lui avait faite Dantès à l'endroit de son entrevue avec le grand-maréchal, et des quelques mots que lui avait adressés l'Empereur, lui troublait quelque peu l'esprit. Il ajouta toutefois, avec l'accent du plus profond intérêt :

— Je vous en supplie, monsieur de Vil-

lefort, soyez juste comme vous devez l'être, bon comme vous l'êtes toujours, et *rendez-nous* bien vite ce pauvre Dantès !

Le *rendez-nous* sonna révolutionnairement à l'oreille du substitut du procureur du roi.

— Eh, eh ! se dit-il tout bas, rendez-nous... ce Dantès serait-il affilié à quelque secte de carbonari, pour que son protecteur emploie ainsi, sans y songer, la formule collective ! On l'a arrêté dans un cabaret, m'a dit, je crois, le commissaire; en nombreuse compagnie, a-t-il ajouté : ce sera quelque vente.

Puis, tout haut :

— Monsieur, répondit-il, vous pouvez

être parfaitement tranquille, et vous n'aurez pas fait un appel inutile à ma justice si le prévenu est innocent; mais, si au contraire il est coupable, nous vivons dans une époque difficile, monsieur, où l'impunité serait d'un fatal exemple : je serai donc forcé de faire mon devoir.

Et sur ce, comme il était arrivé à la porte de sa maison adossée au palais de justice, il entra majestueusement, après avoir salué, avec une politesse de glace, le malheureux armateur, qui resta comme pétrifié à la place où l'avait quitté Villefort.

L'antichambre était pleine de gendarmes et d'agents de police; au milieu d'eux, gardé à vue, enveloppé de regards flam-

boyants de haine, se tenait debout, calme et immobile, le prisonnier.

Villefort traversa l'antichambre, jeta un regard oblique sur Dantès, et après avoir pris une liasse que lui remit un agent disparut en disant :

— Qu'on amène le prisonnier.

Si rapide qu'eût été ce regard, il avait suffi à Villefort pour se faire une idée de l'homme qu'il allait avoir à interroger : il avait reconnu l'intelligence dans ce front large et ouvert, le courage dans cet œil fixe et ce sourcil froncé, et la franchise dans ces lèvres épaisses et à demi ouvertes, qui laissaient voir une double rangée de dents blanches comme l'ivoire.

La première impression avait été favorable à Dantès; mais Villefort avait entendu dire si souvent, comme un mot de profonde politique, qu'il fallait se défier de son premier mouvement, attendu que c'était le bon, qu'il appliqua la maxime à l'impression, sans tenir compte de la différence qu'il y a entre les deux mots.

Il étouffa donc les bons instincts qui voulaient envahir son cœur pour livrer de là assaut à son esprit, arrangea devant la glace sa figure des grands jours et s'assit, sombre et menaçant, devant son bureau.

Un instant après lui, Dantès entra.

Le jeune homme était toujours pâle, mais calme et souriant; il salua son juge

avec une politesse aisée, puis chercha des yeux un siége, comme s'il eût été dans le salon de l'armateur Morrel.

Ce fut alors seulement qu'il rencontra ce regard terne de Villefort, ce regard particulier aux hommes de palais, qui ne veulent pas qu'on lise dans leur pensée, et qui font de leur œil un verre dépoli. Ce regard lui apprit qu'il était devant la justice, figure aux sombres façons.

— Qui êtes-vous et comment vous nommez-vous? demanda Villefort en feuilletant ces notes que l'agent lui avait remises en entrant, et qui depuis une heure étaient déjà devenues volumineuses, tant la corruption des espionnages s'attache vite à ce corps malheureux qu'on nomme les prévenus.

— Je m'appelle Édemond Dantès, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix calme et sonore, je suis second à bord du navire *le Pharaon*, qui appartient à messieurs Morrel et fils.

— Votre âge ? continua Villefort.

— Dix-neuf ans, répondit Dantès.

— Que faisiez-vous au moment où vous avez été arrêté ?

— J'assistais au repas de mes propres fiançailles, monsieur, dit Dantès d'une voix légèrement émue, tant ce contraste était douloureux, de ces moments de joie avec la lugubre cérémonie qui s'accomplissait; tant le visage sombre de M. de

Villefort faisait briller de toute sa lumière la rayonnante figure de Mercédès.

— Vous assistiez au repas de vos fiançailles ? dit le substitut en tressaillant malgré lui.

— Oui, monsieur; je suis sur le point d'épouser une femme que j'aime depuis trois ans.

Villefort, tout impassible qu'il était d'ordinaire, fut cependant frappé de cette coïncidence, et cette voix émue de Dantès, surpris au milieu de son bonheur, alla éveiller une fibre sympathique au fond de son âme: lui aussi se mariait, lui aussi était heureux, et on venait troubler son bonheur pour qu'il contribuât à détruire la joie

d'un homme qui, comme lui, touchait déjà au bonheur.

Ce rapprochement philosophique, pensa-t-il, fera grand effet à mon retour dans le salon de M. de Méran; et il arrangea d'avance dans son esprit, et pendant que Dantès attendait de nouvelles questions, les mots antithétiques à l'aide desquels les orateurs construisent ces phrases ambitieuses d'applaudissements, qui, parfois, font croire chez eux à une véritable éloquence.

Lorsque son petit *speach* intérieur fut arrangé, Villefort sourit à son effet; et revenant à Dantès :

— Continuez, monsieur, dit-il.

— Que voulez-vous que je continue ?

— D'éclairer la justice.

— Que la justice me dise sur quel point elle veut être éclairée, et je lui dirai tout ce que je sais; seulement, ajouta-t-il à son tour avec un sourire, je la préviens que je ne sais pas grand'chose.

— Avez-vous servi sous l'usurpateur ?

— J'allais être incorporé dans la marine militaire lorsqu'il est tombé.

— On dit vos opinions politiques exagérées, dit Villefort, à qui l'on n'avait pas soufflé le mot de cela, mais qui n'était pas fâché de poser la demande comme on pose une accusation.

— Mes opinions politiques, à moi, monsieur, hélas ! c'est presque honteux à dire, mais je n'ai jamais eu ce qu'on appelle une opinion : j'ai dix-neuf ans à peine, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire; je ne sais rien, je ne suis destiné à jouer aucun rôle, le peu que je sais et que je serai, si l'on m'accorde la place que j'ambitionne, c'est à M. Morrel que je le devrai. Aussi, toutes mes opinions, je ne dirai pas politiques mais privées, se bornent-elles à ces trois sentiments : j'aime mon père, je respecte M. Morrel et j'adore Mercédès. Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire à la justice, vous voyez que c'est peu intéressant pour elle.

A mesure que Dantès parlait, Villefort regardait son visage à la fois si doux et si

ouvert et se sentait revenir à la mémoire les paroles de Renée, qui, sans le connaître, lui avait demandé son indulgence pour le prévenu; avec l'habitude qu'avait déjà le substitut du crime et des criminels, il voyait, à chaque parole de Dantès, surgir la preuve de son innocence. En effet, ce jeune homme, on pourrait presque dire cet enfant, simple, naturel, éloquent de cette éloquence du cœur qu'on ne trouve jamais quand on la cherche, plein d'affection pour tous, parce qu'il était heureux et que le bonheur rend bons les méchants eux-mêmes, versait jusque sur son juge la douce affabilité qui débordait de son cœur. Édemond n'avait dans le regard, dans la voix, dans le geste, tout rude et tout sévère qu'avait été Villefort envers lui, que caresses et bonté pour celui qui l'interrogeait.

— Pardieu, se dit Villefort, voici un charmant garçon, et je n'aurai pas grand' peine, je l'espère, à me faire bien venir de Renée en accomplissant la première recommandation qu'elle m'a faite; cela me vaudra un bon serrement de main devant tout le monde et un charmant baiser dans un coin.

Et à cette double espérance la figure de Villefort s'épanouit, de sorte que, lorsqu'il reporta ses regards de sa pensée à Dantès, Dantès, qui avait suivi tous les mouvements de physionomie de son juge, souriait comme sa pensée.

— Monsieur, dit Villefort, vous connaissez-vous quelques ennemis?

— Des ennemis à moi! dit Dantès : j'ai le bonheur d'être encore trop peu de chose pour que ma position m'en ait fait. Quant à mon caractère, un peu vif peut-être, j'ai toujours essayé de l'adoucir envers mes subordonnés. J'ai dix ou douze matelots sous mes ordres. Qu'on les interroge, monsieur, et ils vous diront qu'ils m'aiment et me respectent, non pas comme un père, je suis trop jeune pour cela, mais comme un frère aîné.

— Mais, à défaut d'ennemis, peut-être avez-vous des jaloux : vous allez être nommé capitaine à dix-neuf ans, ce qui est un poste élevé dans votre état ; vous allez épouser une jolie femme qui vous aime, ce qui est un bonheur rare dans tous les

états de la terre. Ces deux préférences du destin ont pu vous faire des envieux.

— Oui, vous avez raison. Vous devez mieux connaître les hommes que moi, et c'est possible : mais si ces envieux devaient être parmi mes amis, je vous avoue que j'aime mieux ne pas les connaître pour ne point être forcé de les haïr.

— Vous avez tort, monsieur. Il faut toujours autant que possible voir clair autour de soi. Et en vérité vous me paraissez un si digne jeune homme que je vais m'écarter pour vous des règles ordinaires de la justice et vous aider à faire la lumière en vous communiquant la dénonciation qui vous amène devant moi; voici le papier accusateur; reconnaissez-vous l'écriture?

Et Villefort tira la lettre de sa poche et la présenta à Dantès. Dantès regarda et lut. Un nuage passa sur son front, et il dit :

— Non, monsieur, je ne connais pas cette écriture ; elle est déguisée, et cependant elle est d'une forme assez franche. En tout cas, c'est une main habile qui l'a tracée. Je suis bien heureux, ajouta-t-il en regardant avec reconnaissance Villefort, d'avoir affaire à un homme tel que vous, car en effet mon envieux est un véritable ennemi.

Et à l'éclair qui passa dans les yeux du jeune homme en prononçant ces paroles, Villefort put distinguer tout ce qu'il y avait de violente énergie cachée sous cette première douceur.

— Et maintenant, voyons, dit le substitut, répondez-moi franchement, monsieur, non pas comme un prévenu à son juge, mais comme un homme dans une fausse position répond à un autre homme qui s'intéresse à lui : qu'y a-t-il de vrai dans cette accusation anonyme?

Et Villefort jeta avec dégoût sur le bureau la lettre que Dantès venait de lui rendre.

— Tout et rien, monsieur, et voici la vérité pure, sur mon honneur de marin, sur mon amour pour Mercédès, sur la vie de mon père.

— Parlez, monsieur, dit tout haut Villefort.

Puis tout bas il ajouta :

— Si Renée pouvait me voir, j'espère qu'elle serait contente de moi, et qu'elle ne m'appellerait plus un coupeur de têtes.

— Eh bien! en quittant Naples, le capitaine Leclère tomba malade d'une fièvre cérébrale; comme nous n'avions pas de médecin à bord et qu'il ne voulut relâcher sur aucun point de la côte, pressé qu'il était de se rendre à l'île d'Elbe, sa maladie empira au point que vers la fin du troisième jour, sentant qu'il allait mourir, il m'appela près de lui.

— Mon cher Dantès, me dit-il, jurez-moi sur votre honneur de faire ce que je

vais vous dire, il y va des plus hauts intérêts.

— Je vous le jure, capitaine, répondis-je.

— Eh bien! comme après ma mort le commandement du navire vous appartient en qualité de second, vous prendrez ce commandement, vous mettrez le cap sur l'île d'Elbe, vous débarquerez à Porto-Ferrajo, vous demanderez le grand-maréchal, vous lui remettrez cette lettre; peut-être alors vous remettra-t-on une autre lettre et vous chargera-t-on de quelque mission. Cette mission qui m'était réservée, Dantès, vous l'accomplirez à ma place, et tout l'honneur en sera pour vous.

— Je le ferai, capitaine, mais peut-être

n'arrive-t-on pas si facilement que vous le pensez près du grand-maréchal.

— Voici une bague que vous lui ferez parvenir, dit le capitaine, et qui lèvera toutes les difficultés.

— Et à ces mots il me remit une bague.

— Il était temps: deux heures après, le délire le prit; le lendemain il était mort.

— Et que fites-vous alors?

— Ce que je devais faire, monsieur, ce que tout autre eût fait à ma place. En tout cas les prières d'un mourant sont sacrées; mais chez les marins les prières d'un supérieur sont des ordres que l'on doit accomplir. Je fis donc voile vers l'île d'Elbe,

où j'arrivai le lendemain; je consignai tout le monde à bord, et je descendis seul à terre. Comme je l'avais prévu, on fit quelques difficultés pour m'introduire près du grand-maréchal; mais je lui envoyai la bague qui devait me servir de signe de reconnaissance, et toutes les portes s'ouvrirent devant moi. Il me reçut, m'interrogea sur les dernières circonstances de la mort du malheureux Leclère, et, comme celui-ci l'avait prévu, il me remit une lettre qu'il me chargea de porter en personne à Paris. Je le lui promis, car c'était accomplir les dernières volontés de mon capitaine. Je descendis à terre, je réglai rapidement toutes les affaires de bord; puis je courus voir ma fiancée, que je retrouvai plus belle et plus aimante que jamais. Grâce à M. Morrel, nous passâmes par-

dessus toutes les difficultés ecclésiastiques; enfin, monsieur, j'assistais, comme je vous l'ai dit, au repas de mes fiançailles, j'allais me marier dans une heure, et je comptais partir demain pour Paris, lorsque, sur cette dénonciation que vous paraissez maintenant mépriser autant que moi, je fus arrêté.

— Oui, oui, murmura Villefort, tout cela me paraît être la vérité, et, si vous êtes coupable, c'est d'imprudence; encore cette imprudence était-elle légitimée par les ordres de votre capitaine. Rendez-nous cette lettre qu'on vous a remise à l'île d'Elbe, donnez-moi votre parole de vous représenter à la première réquisition, et allez rejoindre vos amis.

— Ainsi je suis libre, monsieur ! s'écria Dantès au comble de la joie.

— Oui, seulement donnez-moi cette lettre.

— Elle doit être devant vous, monsieur; car on me l'a prise avec mes autres papiers, et j'en reconnais quelques-uns dans cette liasse.

— Attendez, dit le substitut à Dantès, qui prenait ses gants et son chapeau, attendez; à qui était-elle adressée ?

— *A Monsieur Noirtier, rue Coq-Héron, à Paris.*

La foudre tombée sur Villefort ne l'eût point frappé d'un coup plus rapide et plus

imprévu; il retomba sur son fauteuil, d'où il s'était levé à demi pour atteindre la liasse de papiers saisis sur Dantès, et, la feuilletant précitamment, il en tira la lettre fatale, sur laquelle il jeta un regard empreint d'une indicible terreur.

— M. Noirtier, rue Coq-Héron, n° 13, murmura-t-il en pâlissant de plus en plus.

— Oui, monsieur, répondit Dantès étonné, le connaissez-vous?

— Non, répondit vivement Villefort, un fidèle serviteur du roi ne connaît pas les conspirateurs.

— Il s'agit donc d'une conspiration, demanda Dantès, qui commençait, après

s'être cru libre, à reprendre une terreur plus grande que la première; en tout cas, monsieur, je vous l'ai dit, j'ignorais complétement le contenu de la dépêche dont j'étais porteur !

— Oui, reprit Villefort d'une voix sourde, mais vous savez le nom de celui à qui elle était adressée?

— Pour la lui remettre à lui-même, monsieur, il fallait bien que je le susse.

— Et vous n'avez montré cette lettre à personne? dit Villefort tout en lisant et en pâlissant à mesure qu'il lisait.

— A personne, monsieur, sur l'honneur.

— Tout le monde ignore que vous étiez porteur d'une lettre venant de l'île d'Elbe et adressée à M. Noirtier ?

— Tout le monde, monsieur, excepté celui qui me l'a remise.

— C'est trop, c'est encore trop ! murmura Villefort.

Le front de Villefort s'obscurcissait de plus en plus à mesure qu'il avançait vers la fin ; ses lèvres blanches, ses mains tremblantes, ses yeux ardents faisaient passer dans l'esprit de Dantès les plus douloureuses appréhensions.

Après cette lecture, Villefort laissa tomber sa tête dans ses mains, et demeura un instant accablé.

— O mon Dieu ! qu'y a-t-il donc, monsieur ? demanda timidement Dantès.

Villefort ne répondit pas; mais au bout de quelques instants il releva sa tête pâle et décomposée, et relut une seconde fois la lettre.

— Et vous dites que vous ne savez pas ce que contient cette lettre ? reprit Villefort.

— Sur l'honneur, je vous le répète, monsieur, dit Dantès, je l'ignore; mais qu'avez-vous vous-même, mon Dieu ! vous allez vous trouver mal, voulez-vous que je sonne, voulez-vous que j'appelle ?

— Non, monsieur, dit Villefort en se

levant vivement, ne bougez pas, ne dites pas un mot : c'est à moi à donner des ordres ici, et non pas à vous.

— Monsieur, dit Dantès blessé, c'était pour venir à votre aide, voilà tout.

— Je n'ai besoin de rien ; un éblouissement passager, voilà tout : occupez-vous de vous et non de moi, répondez.

Dantès attendit l'interrogatoire qu'annonçait cette demande, mais inutilement : Villefort retomba sur son fauteuil, passa une main glacée sur son front ruisselant de sueur, et pour la troisième fois se mit à relire la lettre.

— Oh ! s'il sait ce que contient cette lettre, murmurait-il, et qu'il apprenne

jamais que Noirtier est le père de Villefort, je suis perdu, perdu à tout jamais !

Et de temps en temps il regardait Édemond, comme si son regard eût pu briser cette barrière invisible qui enferme dans le cœur les secrets que garde la bouche.

— Oh, n'en doutons plus ! s'écria-t-il tout à coup.

— Mais, au nom du ciel, monsieur ! s'écria le malheureux jeune homme, si vous doutez de moi, si vous me soupçonnez, interrogez-moi, et je suis prêt à vous répondre.

Villefort fit sur lui-même un effort violent, et d'un ton qu'il voulait rendre assuré :

— Monsieur, dit-il, les charges les plus graves résultent pour vous de votre interrogatoire, je ne suis donc pas le maître, comme je l'avais espéré d'abord, de vous rendre à l'instant même à la liberté; je dois, avant de prendre une pareille mesure, consulter le juge d'instruction : en attendant, vous avez vu de quelle façon j'en ai agi envers vous.

— Oh oui, monsieur ! s'écria Dantès, et je vous remercie, car vous avez été pour moi bien plutôt un ami qu'un juge.

— Eh bien, monsieur ! je vais vous retenir quelque temps encore prisonnier, le moins long-temps que je pourrai; la principale charge qui existe contre vous c'est cette lettre, et vous voyez...

Villefort s'approcha de la cheminée, la jeta dans le feu, et demeura jusqu'à ce qu'elle fût réduite en cendres.

— Et vous voyez, continua-t-il, je l'anéantis.

— Oh ! s'écria Dantès, monsieur, vous êtes plus que la justice, vous êtes la bonté!

— Mais, écoutez-moi, poursuivit Villefort, après un pareil acte vous comprenez que vous pouvez avoir confiance en moi, n'est-ce pas?

— O monsieur! ordonnez, et je suivrai vos ordres.

— Non, dit Villefort en s'approchant

du jeune homme, non, ce ne sont pas des ordres que je veux vous donner : vous le comprenez, ce sont des conseils.

— Dites, et je m'y conformerai comme à des ordres.

— Je vais vous garder jusqu'au soir ici, au palais de justice ; peut-être qu'un autre que moi viendra vous interroger : dites tout ce que vous m'avez dit, mais pas un mot de cette lettre.

— Je vous le promets, monsieur.

C'était Villefort qui semblait supplier, c'était le prévenu qui rassurait le juge.

— Vous comprenez, dit-il en jetant un regard sur les cendres qui conservaient

encore la forme du papier, et qui voltigeaient au-dessus des flammes, maintenant cette lettre est anéantie, vous et moi savons seuls qu'elle a existé, on ne vous la représentera point : niez-la donc si l'on vous en parle, niez-la hardiment, et vous êtes sauvé.

— Je nierai, monsieur, soyez tranquille, dit Dantès.

— Bien, bien ! dit Villefort en portant la main au cordon d'une sonnette; puis s'arrêtant au moment de sonner :

— C'était la seule lettre que vous eussiez? dit-il.

— La seule.

— Faites-en serment.

Dantès étendit la main.

— Je le jure, dit-il.

Villefort sonna.

Le commissaire de police entra.

Villefort s'approcha de l'officier public et lui dit quelques mots à l'oreille, le commissaire répondit par un simple signe de tête.

Suivez monsieur, dit Villefort à Dantès.

Dantès s'inclina, jeta un dernier regard de reconnaissance à Villefort et sortit.

A peine la porte fut-elle refermée derrière lui, que les forces manquèrent à

Villefort, et qu'il tomba presque évanoui sur un fauteuil.

Puis, au bout d'un instant :

— O mon Dieu ! murmura-t-il, à quoi tiennent la vie et la fortune... si le procureur du roi eût été à Marseille, si le juge d'instruction eût été appelé au lieu de moi, j'étais perdu; et ce papier, ce papier maudit me précipitait dans l'abîme. Ah, mon père ! mon père ! serez-vous donc toujours un obstacle à mon bonheur en ce monde, et dois-je lutter éternellement avec votre passé !

Puis tout à coup, une lueur inattendue parut passer par son esprit et illumina son visage, un sourire se dessina sur sa bouche encore crispée, ses yeux hagards devinrent

fixes et parurent s'arrêter sur une pensée.

— C'est cela, dit-il, oui, cette lettre, qui devait me perdre, fera ma fortune peut-être; allons, Villefort, à l'œuvre!

Et après s'être assuré que le prévenu n'était plus dans l'antichambre, le substitut du procureur du roi sortit à son tour, et s'achemina vivement vers la maison de sa fiancée.

CHAPITRE VIII.

LE CHATEAU D'IF.

En traversant l'antichambre, le commissaire de police fit un signe à deux gendarmes, lesquels se placèrent, l'un à droite, l'autre à gauche de Dantès; on ouvrit une porte qui communiquait de l'appartement du procureur du roi au palais de justice,

on suivit quelque temps un de ces grands corridors sombres qui font frissonner ceux-là qui y passent, quand même ils n'ont aucun motif de frissonner.

De même que l'appartement de Villefort communiquait au palais de justice, le palais de justice communiquait à la prison, sombre monument accolé au palais, et que regarde curieusement, de toutes ses ouvertures béantes, le clocher des Accoules qui se dresse devant lui.

Après nombre de détours dans le corridor qu'il suivait, Dantès vit s'ouvrir une porte avec un guichet de fer; le commissaire de police frappa, avec un marteau de fer, trois coups qui retentirent pour Dantès, comme s'ils étaient frappés

sur son cœur; la porte s'ouvrit, les deux gendarmes poussèrent légèrement leur prisonnier qui hésitait encore. Dantès franchit le seuil redoutable, et la porte se referma bruyamment derrière lui.

Il respirait un autre air, un air méphitique et lourd : il était en prison.

On le conduisit dans une chambre assez propre, mais grillée et verrouillée; il en résulta que l'aspect de sa demeure ne lui donna point trop de craintes : d'ailleurs, les paroles du substitut du procureur du roi, prononcées avec une voix qui avait paru à Dantès si pleine d'intérêt, résonnaient à son oreille comme une douce promesse d'espérance.

Il était déjà quatre heures lorsque Dantès avait été conduit dans sa chambre. On était, comme nous l'avons dit, au 1er mars : les jours déclinaient vite; le prisonnier se trouva donc bientôt dans la nuit.

Alors, le sens de l'ouïe s'augmenta chez lui du sens de la vue qui venait de s'éteindre : au moindre bruit qui pénétrait jusqu'à lui, convaincu qu'on venait le mettre en liberté, il se levait vivement et faisait un pas vers la porte; mais bientôt le bruit s'en allait mourant dans une autre direction, et Dantès retombait sur son escabeau.

Enfin, vers les dix heures du soir, au moment où Dantès commençait à perdre l'espoir, un nouveau bruit se fit entendre,

qui lui parut cette fois se diriger vers sa chambre : en effet, des pas retentirent dans le corridor et s'arrêtèrent devant sa porte, une clef tourna dans la serrure, les verrous grincèrent, et la massive barrière de chêne s'ouvrit, laissant voir tout à coup dans la chambre sombre l'éblouissante lumière de deux torches.

A la lueur de ces torches, Dantès vit briller les sabres et les mousquetons de quatre gendarmes.

Il avait fait deux pas en avant, il demeura immobile à sa place en voyant ce surcroît de force.

— Venez-vous me chercher ? demanda Dantès.

— Oui, répondit un des gendarmes.

— De la part de M. le substitut du procureur du roi ?

— Mais je le pense.

— Bien, dit Dantès, je suis prêt à vous suivre.

La conviction qu'on venait le chercher de la part de M. de Villefort ôtait toute crainte au malheureux jeune homme : il s'avança donc, calme d'esprit, libre de démarche, et se plaça de lui-même au milieu de son escorte.

Une voiture attendait à la porte de la rue, le cocher était sur le siége, un exempt était assis près du cocher.

— Est-ce donc pour moi que cette voiture est là? demanda Dantès.

— C'est pour vous, répondit un des gendarmes, montez.

Dantès voulut faire quelques observations, mais la portière s'ouvrit, il sentit qu'on le poussait; il n'avait ni la possibilité ni même l'intention de faire résistance: il se trouva en un instant assis au fond de la voiture, entre deux gendarmes; les deux autres s'assirent sur la banquette de devant, et la pesante machine se mit en route avec un roulement sinistre.

Le prisonnier jeta les yeux sur les ouvertures : elles étaient grillées, il n'avait fait qu'échanger de prison; seulement

celle-là roulait, et le transportait en roulant vers un but ignoré. A travers les barreaux serrés à pouvoir à peine y passer la main, Dantès reconnut cependant qu'on longeait la rue Caisserie, et que par la rue Saint-Laurent et la rue Tamaris on descendait vers le quai.

Bientôt il vit à travers ses barreaux, à lui, et les barreaux du monument près duquel il se trouvait, briller les lumières de la Consigne.

La voiture s'arrêta, l'exempt descendit, s'approcha du corps de garde; une douzaine de soldats en sortirent et se mirent en haie; Dantès voyait, à la lueur des reverbères du quai, reluire leurs fusils.

— Serait-ce pour moi, se demanda-t-il, que l'on déploie une pareille force militaire ?

L'exempt, en ouvrant la portière qui fermait à clef, quoique sans prononcer une seule parole, répondit à cette question, car Dantès vit entre les deux haies de soldats un chemin ménagé pour lui de la voiture au port.

Les deux gendarmes qui étaient assis sur la banquette de devant descendirent les premiers, puis on le fit descendre à son tour, puis ceux qui se tenaient à ses côtés le suivirent. On marcha vers un canot qu'un marinier de la douane maintenait près du quai par une chaîne. Les soldats

regardèrent passer Dantès d'un air de curiosité hébétée. En un instant il fut installé à la poupe du bateau, toujours entre ces quatre gendarmes, tandis que l'exempt se tenait à la proue. Une violente secousse éloigna le bateau du bord, quatre rameurs nagèrent vigoureusement vers le Pilon. A un cri poussé de la barque, la chaîne qui ferme le port s'abaissa, et Dantès se trouva dans ce qu'on appelle le Frioul, c'est-à-dire hors du port.

Le premier mouvement du prisonnier, en se retrouvant en plein air, avait été un mouvement de joie. L'air, c'est presque la liberté. Il respira donc à pleine poitrine cette brise vivace qui apporte sur ses ailes toutes ces senteurs inconnues de la nuit et de la mer. Bientôt cependant il poussa

un soupir, il passait devant cette Réserve où il avait été si heureux le matin même pendant l'heure qui avait précédé son arrestation, et, à travers l'ouverture ardente de deux fenêtres, le bruit joyeux d'un bal arrivait jusqu'à lui.

Dantès joignit les mains, leva les yeux au ciel et pria.

— La barque continuait son chemin; elle avait dépassé la Tête-de-More, elle était en face de l'anse du Pharo; elle allait doubler la batterie, c'était une manœuvre incompréhensible pour Dantès.

— Mais où donc me menez-vous? demanda-t-il.

— Vous le saurez tout à l'heure.

— Mais encore...

— Il nous est interdit de vous donner aucune explication.

Dantès était à moitié soldat ; questionner des subordonnés auxquels il était défendu de répondre lui parut une chose absurde, et il se tut.

Alors les pensées les plus étranges passèrent par son esprit ; comme on ne pouvait faire une longue route dans une pareille barque, comme il n'y avait aucun bâtiment à l'ancre du côté où l'on se rendait, il pensa qu'on allait le déposer sur un point éloigné de la côte et lui dire qu'il était libre; il n'était point attaché, on n'avait fait aucune tentative pour lui mettre

les menottes, cela lui paraissait d'un bon augure; d'ailleurs le substitut, si excellent pour lui, ne lui avait-il pas dit que, pourvu qu'il ne prononçât point ce nom fatal de Noirtier, il n'avait rien à craindre? Villefort n'avait-il pas en sa présence anéanti cette dangereuse lettre, seule preuve qu'il y eût contre lui?

Il attendit donc muet et pensif, et essayant de percer avec cet œil du marin exercé aux ténèbres, et accoutumé à l'espace dans l'obscurité de la nuit.

On avait laissé à droite l'île Ratonneau, où brûlait un phare, et tout en longeant presque la côte, on était arrivé à la hauteur de l'anse des Catalans. Là les regards du prisonnier redoublèrent d'énergie; c'était

là qu'était Mercédès, et il lui semblait à chaque instant voir se dessiner sur le rivage sombre la forme vague et indécise d'une femme.

Comment un pressentiment ne disait-il donc pas à Mercédès que son amant passait à trois cents pas d'elle ?

Une seule lumière brillait aux Catalans. En interrogeant la position de cette lumière, Dantès reconnut qu'elle éclairait la chambre de sa fiancée. Mercédès était la seule qui veillât dans toute la petite colonie. En poussant un grand cri, le jeune homme pouvait être entendu de sa fiancée.

Une fausse honte le retint. Que diraient

ces hommes qui le gardaient en l'entendant crier comme un insensé?

Il resta donc muet et les yeux fixés sur cette lumière. Pendant ce temps la barque continuait son chemin ; mais le prisonnier ne pensait point à la barque, il pensait à Mercédès.

Un accident de terrain fit disparaître la lumière. Dantès se retourna et s'aperçut que la barque gagnait le large.

Pendant qu'il regardait, absorbé dans sa propre pensée, on avait substitué les voiles aux rames, et la barque s'avançait maintenant poussée par le vent.

Malgré la répugnance qu'éprouvait Dan-

tès à adresser au gendarme de nouvelles questions, il se rapprocha de lui, et lui prenant la main :

— Camarade, lui dit-il, au nom de votre conscience, et de par votre qualité de soldat, je vous adjure d'avoir pitié de moi et de me répondre. Je suis le capitaine Dantès, bon et loyal Français; quoique accusé de je ne sais quelle trahison, où me menez-vous? dites-le, et, foi de marin, je me rangerai à mon devoir et me résignerai à mon sort.

Le gendarme se gratta l'oreille, regarda son camarade. Celui-ci fit un mouvement qui voulait dire à peu près : Il me semble qu'au point où nous en sommes il n'y a pas d'inconvénient, et le gendarme se retourna vers Dantès :

—Vous êtes Marseillais et marin, dit-il, et vous me demandez où nous allons ?

— Oui, car, sur mon honneur, je l'ignore.

— Ne vous en doutez-vous pas?

— Aucunement.

— Ce n'est pas possible?

— Je vous le jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde. Répondez-moi donc, de grâce!

— Mais la consigne?

— La consigne ne vous défend pas de m'apprendre ce que je saurai dans dix minutes, dans une demi-heure, dans une

heure peut-être. Seulement vous m'épargnez d'ici là des siècles d'incertitude. Je vous le demande comme si vous étiez mon ami. Regardez, je ne veux ni me révolter ni fuir. D'ailleurs je ne le puis. Où allons-nous?

— A moins que vous n'ayez un bandeau sur les yeux, ou que vous ne soyez jamais sorti du port de Marseille, vous devez cependant deviner où vous allez?

— Non.

— Regardez autour de vous, alors.

Dantès se leva, jeta naturellement les yeux sur le point où paraissait se diriger le bateau, et à cent toises devant lui il vit s'élever la roche noire et aride sur laquelle

monte comme une superfétation du silex le sombre château d'If.

Cette forme étrange, cette prison autour de laquelle règne une si profonde terreur, cette forteresse qui fait vivre depuis trois cents ans Marseille de ses lugubres traditions, apparaissant ainsi tout à coup à Dantès qui ne songeait point à elle, lui fit l'effet que fait au condamné à mort l'aspect de l'échafaud.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, le château d'If! et qu'allons-nous faire là ?

Le gendarme sourit.

— Mais on ne me mène pas là pour y être emprisonné ? continua Dantès. Le château d'If est une prison d'État, destinée

seulement aux grands coupables politiques. Je n'ai commis aucun crime. Est-ce qu'il y a des juges d'instruction, des magistrats quelconques au château d'If?

— Il n'y a, je le suppose, dit le gendarme, qu'un gouverneur, des geôliers, une garnison et de bons murs. Allons, allons, l'ami, ne faites pas si fort l'étonné; car, en vérité, vous ne feriez croire que vous reconnaissez ma complaisance en vous moquant de moi.

Dantès serra la main du gendarme à la lui briser.

— Vous prétendez donc, dit-il, que l'on me conduit au château d'If pour m'y emprisonner?

— C'est probable, dit le gendarme, mais en tout cas, camarade, il est inutile de me serrer si fort.

— Sans autre information, sans autre formalité? demanda le jeune homme.

— Les formalités sont remplies, l'information est faite.

— Ainsi, malgré la promesse de M. de Villefort?...

—Je ne sais si M. de Villefort vous a fait une promesse, dit le gendarme, mais ce que je sais c'est que nous allons au château d'If. Eh bien! que faites-vous donc? Holà! camarades, à moi!

Par un mouvement prompt comme l'é-

clair, qui cependant avait été prévenu par l'œil exercé du gendarme, Dantès avait voulu s'élancer à la mer; mais quatre poignets vigoureux le retinrent au moment où ses pieds quittaient le plancher du bateau.

Il retomba au fond de la barque en hurlant de rage.

—Bon! s'écria le gendarme en lui mettant le genou sur la poitrine, bon! voilà comme vous tenez votre parole de marin. Fiez-vous donc aux gens doucereux! Eh bien, maintenant, mon cher ami, faites un mouvement, un seul, et je vous loge une balle dans la tête. J'ai manqué à ma première consigne, mais, je vous en réponds, je ne manquerai pas à la seconde.

Et il abaissa effectivement sa carabine vers Dantès, qui sentit s'appuyer le bout du canon contre sa tempe.

Un instant il eut l'idée de faire ce mouvement défendu, et d'en finir ainsi violemment avec le malheur inattendu qui s'était abattu sur lui et l'avait pris tout à coup dans ses serres de vautour. Mais, justement parce que ce malheur était inattendu, Dantès songea qu'il ne pouvait être durable; puis les promesses de M. de Villefort lui revinrent à l'esprit; puis, s'il faut le dire enfin, cette mort au fond d'un bateau, venant de la main d'un gendarme, lui apparut laide et nue.

Il retomba donc sur le plancher de la barque en poussant un hurlement de rage

et en se rongeant les mains avec fureur.

Presqu'au même instant un choc violent ébranla le canot. Un des bateliers sauta sur le roc que la proue de la petite barque venait de toucher, une corde grinça en se déroulant autour d'une poulie, et Dantès comprit qu'on était arrivé et qu'on amarrait l'esquif.

En effet, ses gardiens, qui le tenaient à la fois par les bras et par le collet de son habit, le forcèrent de se relever, le contraignirent à descendre à terre, et le traînèrent vers les degrés qui montent à la porte de la citadelle, tandis que l'exempt, armé d'un mousqueton à baïonnette, le suivait par derrière.

Dantès, au reste, ne fit point une résis-

tance inutile. Sa lenteur venait plutôt d'inertie que d'opposition. Il était étourdi et chancelant comme un homme ivre; il vit de nouveau des soldats qui s'échelonnaient sur le talus rapide, il sentit des escaliers qui le forçaient de lever les pieds, il s'aperçut qu'il passait sous une porte et que cette porte se refermait derrière lui; mais tout cela machinalement, comme à travers un brouillard, sans rien distinguer de positif. Il ne voyait même plus la mer, cette immense douleur des prisonniers qui regardent l'espace avec le sentiment terrible qu'ils sont impuissants à le franchir.

Il y eut une halte d'un moment pendant laquelle il essaya de recueillir ses esprits. Il regarda autour de lui; il était dans une cour carrée, formée par quatre hautes

murailles; on entendait le pas lent et régulier des sentinelles, et chaque fois qu'elles passaient devant deux ou trois reflets que projetait sur les murailles la lueur de deux ou trois lumières qui brillaient dans l'intérieur du château, on voyait scintiller le canon de leurs fusils.

On attendit là dix minutes à peu près. Certains que Dantès ne pouvait plus fuir, les gendarmes l'avaient lâché. On semblait attendre des ordres; ces ordres arrivèrent.

— Où est le prisonnier? demanda une voix.

— Le voici, répondirent les gendarmes.

— Qu'il me suive, je vais le conduire à son logement.

— Allez, dirent les gendarmes en poussant Dantès.

Le prisonnier suivit son conducteur, qui le conduisit effectivement dans une salle presque souterraine, dont les murailles nues et suantes semblaient imprégnées d'une vapeur de larmes. Une espèce de lampion posé sur un escabeau, et dont la mèche nageait dans une graisse fétide, illuminait les parois lustrées de cet affreux séjour, et montrait à Dantès son conducteur, espèce de geôlier subalterne, mal vêtu et de basse mine.

— Voici votre chambre pour cette nuit, dit-il; il est tard, et M. le gouverneur est couché. Demain, quand il se réveillera et qu'il aura pris connaissance des ordres qui

vous concernent, peut-être vous changera-t-il de domicile; en attendant, voici du pain, il y a de l'eau dans cette cruche, de la paille là-bas dans un coin, c'est tout ce qu'un prisonnier peut désirer. Bonsoir.

Et avant que Dantès eût songé à ouvrir la bouche pour lui répondre, avant qu'il eût remarqué où le geôlier posait ce pain, avant qu'il se fût rendu compte de l'endroit où gisait cette cruche, avant qu'il eût tourné les yeux vers le coin où l'attendait cette paille destinée à lui servir de lit, le geôlier avait pris le lampion, et, refermant la porte, enlevé au prisonnier ce reflet blafard qui lui avait montré comme à la lueur d'un éclair les murs ruisselants de sa prison.

Alors il se trouva seul dans les ténèbres et dans le silence, aussi muet et aussi sombre que ces voûtes dont il sentait le froid glacial s'abaisser sur son front brûlant.

Quand les premiers rayons du jour eurent ramené un peu de clarté dans cet antre, le geôlier revint avec ordre de laisser le prisonnier où il était. Dantès n'avait point changé de place. Une main de fer semblait l'avoir cloué à l'endroit même où la veille il s'était arrêté; seulement son œil profond se cachait sous une enflure causée par la vapeur humide de ses larmes. Il était immobile et regardait la terre.

Il avait ainsi passé toute la nuit debout et sans dormir un seul instant.

Le geôlier s'approcha de lui, tourna autour de lui, mais Dantès ne parut pas le voir.

Il lui frappa sur l'épaule, Dantès tressaillit et secoua la tête.

—N'avez-vous donc pas dormi? demanda le geôlier.

— Je ne sais pas, répondit Dantès.

Le geôlier le regarda avec étonnement.

— N'avez-vous pas faim? continua-t-il.

— Je ne sais pas, répondit encore Dantès.

— Voulez-vous quelque chose?

— Je voudrais voir le gouverneur.

Le geôlier hanssa les épaules et sortit.

Dantès le suivit des yeux, tendit les mains vers la porte entr'ouverte, mais la porte se referma.

Alors sa poitrine sembla se déchirer dans un long sanglot. Ses larmes, qui gonflaient sa paupière, jaillirent comme deux ruisseaux ; il se précipita le front contre terre, et pria long-temps, repassant dans son esprit toute sa vie passée, et se demandant à lui-même quel crime il avait commis dans cette vie, si jeune encore, qui méritât une si cruelle punition.

La journée se passa ainsi. A peine s'il mangea quelques bouchées de pain et but quelques gouttes d'eau. Tantôt il res-

tait assis et absorbé dans ses pensées, tantôt il tournait tout autour de sa prison comme fait un animal sauvage enfermé dans une cage de fer.

Une pensée surtout le faisait bondir : c'est que pendant cette traversée, où, dans son ignorance du lieu où on le conduisait, il était resté si calme et si tranquille, il aurait pu dix fois se jeter à la mer, et une fois dans l'eau, grâce à son habileté à nager, grâce à cette habitude qui faisait de lui un des plus habiles plongeurs de Marseille, disparaître sous l'eau, échapper à ses gardiens, gagner la côte, fuir, se cacher dans quelque crique déserte, attendre un bâtiment génois ou catalan, gagner l'Italie ou l'Espagne, et de là écrire à Mercédès de venir le rejoindre. Quant à sa vie, dans au-

cune contrée il n'en était inquiet : partout les bons marins sont rares; il parlait l'italien comme un Toscan, l'espagnol comme un enfant de la Vieille-Castille; il eût vécu libre, heureux, avec Mercédès, son père, car son père fût venu le rejoindre; tandis qu'il était prisonnier, enfermé au chateau d'If, dans cette infranchissable prison, ne sachant pas ce que devenait son père, ce que devenait Mercédès, et tout cela parce qu'il avait cru à la parole de Villefort : c'était à en devenir fou; aussi Dantès se roulait-il furieux sur la paille fraîche que lui avait apportée son géôlier.

Le lendemain, à la même heure, le geôlier rentra.

— Eh bien ! lui demanda le geôlier,

êtes-vous plus raisonnable aujourd'hui qu'hier ?

Dantès ne répondit point.

— Voyons donc, dit celui-ci, un peu de courage; désirez-vous quelque chose qui soit à ma diposition ? voyons, dites.

— Je désire parler au gouverneur.

— Eh ! dit le geôlier avec impatience, je vous ai déjà dit que c'était impossible.

— Pourquoi cela, impossible ?

— Parce que, par les règlements de la prison, il n'est point permis à un prisonnier de le demander.

— Et qu'y a-t-il donc de permis ici ? demanda Dantès.

— Une meilleure nourriture en payant, la promenade, et quelquefois des livres.

— Je n'ai pas besoin de livres, je n'ai aucune envie de me promener et je trouve ma nourriture bonne; ainsi je ne veux qu'une chose, voir le gouverneur.

— Si vous m'ennuyez à me répéter toujours la même chose, dit le geôlier, je ne vous apporterai plus à manger.

— Eh bien ! dit Dantès, si tu ne m'apportes plus à manger, je mourrai de faim, voilà tout.

L'accent avec lequel Dantès prononça ces mots prouva au geôlier que son prisonnier serait heureux de mourir; aussi, comme tout prisonnier, de compte fait, rapporte dix

sous à peu près par jour à son geôlier, celui de Dantès envisagea le déficit qui résulterait pour lui de sa mort, et reprit d'un ton plus adouci :

— Écoutez : ce que vous désirez là est impossible; ne le demandez donc pas davantage, car il est sans exemple que, sur sa demande, le gouverneur soit venu dans la chambre d'un prisonnier; seulement, soyez bien sage, on vous permettra la promenade, et il est possible qu'un jour, pendant que vous vous promènerez, le gouverneur passera : alors vous l'interrogerez, et, s'il veut vous répondre, cela le regarde.

— Mais, dit Dantès, combien de temps puis-je attendre ainsi sans que ce hasard se présente ?

—Ah dame! dit le geôlier, un mois, trois mois, six mois, un an peut-être.

—C'est trop long, dit Dantès, je veux le voir tout de suite.

— Ah ! dit le geôlier, ne vous absorbez pas ainsi dans un seul désir impossible, ou avant quinze jours vous serez fou.

— Ah ! tu crois ? dit Dantès.

— Oui, fou ; c'est toujours ainsi que commence la folie, nous en avons un exemple ici : c'est en offrant sans cesse un million au gouverneur, si on voulait le mettre en liberté, que le cerveau de l'abbé qui habitait cette chambre avant vous s'est détraqué.

— Et combien y a-t-il qu'il a quitté cette chambre ?

— Deux ans.

— On l'a mis en liberté ?

— Non, on l'a mis au cachot.

— Écoute, dit Dantès, je ne suis pas un abbé, je ne suis pas fou; peut-être le deviendrai-je, mais malheureusement à cette heure j'ai encore tout mon bon sens : je vais te faire une autre proposition.

— Laquelle ?

— Je ne t'offrirai pas un million, moi, car je ne pourrais pas te le donner; mais je t'offrirai cent écus si tu veux, la première fois que tu iras à Marseille, descendre jus-

qu'aux Catalans, et remettre une lettre à une jeune fille qu'on appelle Mercédès, pas même une lettre, deux lignes seulement.

— Si je portais ces deux lignes et que je fusse découvert, je perdrais ma place, qui est de mille livres par an, sans compter les bénéfices et la nourriture; vous voyez donc bien que je serais un grand imbécile de risquer de perdre mille livres pour en gagner trois cents.

— Eh bien! dit Dantès, écoute et retiens bien ceci : si tu refuses de prévenir le gouverneur que je désire lui parler, si tu refuses de porter deux lignes à Mercédès, ou tout au moins de la prévenir que je suis ici, un jour je t'attendrai caché derrière ma porte, et au moment où tu entreras je te briserai la tête avec cet escabeau.

—Des menaces! s'écria le geôlier en faisant un pas en arrière et en se mettant sur la défensive : décidément la tête vous tourne; l'abbé a commencé comme vous, et dans trois jours vous serez fou à lier, comme lui; heureusement que l'on a des cachots au château d'If.

Dantès prit l'escabeau et il le fit tournoyer autour de sa tête.

—C'est bien, c'est bien! dit le geôlier, eh bien! puisque vous le voulez absolument, on va prévenir le gouverneur.

—A la bonne heure, dit Dantès en reposant son escabeau sur le sol et en s'asseyant dessus, la tête basse et les yeux ha-

gards, comme s'il devenait réellement insensé.

Le geôlier sortit, et un instant après rentra avec quatre soldats et un caporal.

— Par ordre du gouverneur, dit-il, descendez le prisonnier un étage au-dessous de celui-ci.

— Au cachot alors, dit le caporal.

— Au cachot : il faut mettre les fous avec les fous.

Les quatre soldats s'emparèrent de Dantès, qui tomba dans une espèce d'atonie, et les suivit sans résistance.

On lui fit descendre quinze marches, et

on ouvrit la porte d'un cachot dans lequel il entra en murmurant :

— Il a raison, il faut mettre les fous avec les fous.

La porte se referma, et Dantès alla devant lui, les mains étendues jusqu'à ce qu'il sentît le mur; alors il s'assit dans un angle et resta immobile, tandis que ses yeux, s'habituant peu à peu à l'obscurité, commençaient à distinguer les objets.

Le geôlier avait raison : il s'en fallait de bien peu que Dantès ne fût fou.

CHAPITRE IX.

LE SOIR DES FIANCAILLES.

Villefort, comme nous l'avons dit, avait repris le chemin de la place du Grand-Cours, et en rentrant dans la maison de madame de Saint-Méran il trouva les convives qu'il avait laissés à table passés au salon et prenant le café.

Renée l'attendait avec une impatience qui était partagée par tout le reste de la société. Aussi fut-il accueilli par une exclamation générale.

— Eh bien, trancheur de têtes, soutien de l'État, Brutus royaliste! s'écria l'un, qu'y a-t-il? voyons!

— Eh bien! sommes-nous menacés d'un nouveau régime de la Terreur? demanda l'autre.

— L'ogre de Corse serait-il sorti de sa caverne? demanda un troisième.

— Madame la marquise, dit Villefort s'approchant de sa future belle-mère, je viens vous prier de m'excuser si je suis forcé de vous quitter ainsi.... Monsieur le

marquis, pourrais-je avoir l'honneur de vous dire deux mots en particulier?

— Ah! mais c'est donc réellement grave? demanda la marquise en remarquant le nuage qui obscurcissait le front de Villefort.

— Si grave que je suis forcé de prendre congé de vous pour quelques jours; ainsi, continua-t-il en se tournant vers Renée, voyez s'il faut que la chose soit grave.

— Vous partez, monsieur? s'écria Renée, incapable de cacher l'émotion que lui causait cette nouvelle inattendue.

— Hélas! oui, mademoiselle, répondit Villefort : il le faut.

— Et où allez-vous donc? demanda la marquise.

— C'est le secret de la justice, madame; cependant, si quelqu'un d'ici a des commissions pour Paris, j'ai un de mes amis qui partira ce soir et qui s'en chargera avec plaisir.

Tout le monde se regarda.

— Vous m'avez demandé un moment d'entretien? dit le marquis.

— Oui, passons dans votre cabinet, s'il vous plaît.

Le marquis prit le bras de Villefort et sortit avec lui.

— Eh bien, demanda celui-ci en arri-

vant dans son cabinet, que se passe-t-il donc? parlez.

— Des choses que je crois de la plus haute gravité, et qui nécessitent mon départ à l'instant même pour Paris. Maintenant, marquis, excusez l'indiscrète brutalité de la question, avez-vous des rentes sur l'État?

— Toute ma fortune est en inscriptions; six à sept cent mille francs à peu près.

— Eh bien, vendez, marquis, vendez, ou vous êtes ruiné.

— Mais, comment voulez-vous que je vende d'ici?

— Vous avez un agent de change, n'est-ce pas?

— Oui.

— Donnez-moi une lettre pour lui, et qu'il vende sans perdre une minute, sans perdre une seconde; peut-être même arriverai-je trop tard.

— Diable! dit le marquis, ne perdons pas de temps alors.

Et il se mit à table et écrivit une lettre à son agent de change, dans laquelle il lui ordonnait de vendre à tout prix.

— Maintenant que j'ai cette lettre, dit Villefort en la serrant soigneusement dans son portefeuille, il m'en faut une autre.

— Pour qui?

— Pour le roi.

— Pour le roi?

— Oui.

— Mais je n'ose prendre sur moi d'écrire ainsi à Sa Majesté.

— Aussi, n'est-ce point à vous que je la demande, mais je vous charge de la demander à M. de Salvieux. Il faut qu'il me donne une lettre à l'aide de laquelle je puisse pénétrer près de Sa Majesté sans être soumis à toutes les formalités de demande d'audience, qui peuvent me faire perdre un temps précieux.

— Mais n'avez-vous pas le garde des sceaux qui a ses grandes entrées aux Tuileries et par l'intermédiaire duquel vous pouvez jour et nuit parvenir jusqu'au roi?

— Oui sans doute, mais il est inutile que je partage avec un autre le mérite de la nouvelle que je porte. Comprenez-vous? le garde des sceaux me reléguerait tout naturellement au second rang et m'enlèverait tout le bénéfice de la chose. Je ne vous dis qu'une chose, marquis : ma carrière est assurée si j'arrive le premier aux Tuileries, car j'aurai rendu au roi un service qu'il ne lui sera pas permis d'oublier.

— En ce cas, mon cher, allez faire vos paquets ; moi j'appelle Salvieux, et je lui fais écrire la lettre qui doit vous servir de laissez-passer.

— Bien, ne perdez pas de temps, car dans un quart d'heure il faut que je sois en chaise de poste.

— Faites arrêter votre voiture devant la porte.

— Sans aucun doute, vous m'excuserez auprès de la marquise, n'est-ce pas? auprès de mademoiselle de Saint-Méran, que je quitte dans un pareil jour avec un bien profond regret.

— Vous les trouverez toutes deux dans mon cabinet, et vous pourrez leur faire vos adieux.

— Merci cent fois, occupez-vous de ma lettre.

Le marquis sonna; un laquais parut.

— Dites au comte de Salvieux que je l'attends.

— Allez maintenant, continua le marquis s'adressant à Villefort.

— Bon, je ne fais qu'aller et venir.

Et Villefort sortit tout courant, mais à la porte il songea qu'un substitut du procureur du roi qui serait vu marchant à pas précipités risquerait de troubler le repos de toute une ville ; il reprit donc son allure ordinaire, qui était toute magistrale.

A sa porte il aperçut dans l'ombre comme un blanc fantôme qui l'attendait debout et immobile.

C'était la belle fille catalane, qui, n'ayant pas de nouvelles d'Édemond, s'était échappée à la nuit tombante du Pharo pour ve-

nir savoir elle-même la cause de l'arrestation de son amant.

A l'approche de Villefort elle se détacha de la muraille contre laquelle elle était appuyée et vint lui barrer le chemin. Dantès avait parlé au substitut de sa fiancée, et Mercédès n'eut point besoin de se nommer pour que Villefort la reconnût. Il fut surpris de la beauté et de la dignité de cette femme, et, lorsqu'elle lui demanda ce qu'était devenu son amant, il lui sembla que c'était lui l'accusé, et que c'était elle le juge.

—L'homme dont vous parlez, dit brusquement Villefort, est un grand coupable, et je ne puis rien faire pour lui, mademoiselle.

Mercédès laissa échapper un sanglot, et, comme Villefort essayait de passer outre, elle l'arrêta une seconde fois.

— Mais où est-il du moins, demanda-t-elle, que je puisse m'informer s'il est mort ou vivant?

— Je ne sais. Il ne m'appartient plus, répondit Villefort.

Et gêné par ce regard fin et cette suppliante attitude, il repoussa Mercédès et rentra, refermant vivement la porte comme pour laisser dehors cette douleur qu'on lui apportait.

Mais la douleur ne se laisse pas repousser ainsi. Comme le trait mortel dont parle

Virgile, l'homme blessé l'emporte avec lui. Villefort rentra, referma la porte, mais arrivé dans son salon les jambes lui manquèrent à son tour; il poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot, et se laissa tomber dans un fauteuil.

Alors, au fond de ce cœur malade naquit le premier germe d'un ulcère mortel. Cet homme qu'il sacrifiait à son ambition, cet innocent qui payait pour son père coupable, lui apparut pâle et menaçant, donnant la main à sa fiancée pâle comme lui, et traînant après lui le remords, non pas celui qui fait bondir le malade comme les furieux de la fatalité antique, mais ce tintement sourd et douloureux qui, à de certains moments, frappe sur le cœur et le meurtrit au souvenir d'une action passée,

meurtrissure dont les lancinantes douleurs creusent un mal qui va s'approfondissant toujours jusqu'à la mort.

Alors il y eut dans l'âme de cet homme encore un instant d'hésitation. Déjà plusieurs fois il avait requis, et cela sans autre émotion que celle de la lutte du juge avec l'accusé, la peine de mort contre les prévenus, et ces prévenus exécutés, grâce à son éloquence foudroyante qui avait entraîné ou les juges ou le jury, n'avaient pas même laissé un nuage sur son front, car ces prévenus étaient coupables, ou du moins Villefort les croyait tels. Mais cette fois c'était bien autre chose; cette peine de la prison perpétuelle, il venait de l'appliquer à un innocent, à un innocent qui allait être heureux, et dont il détruisait

non-seulement la liberté mais le bonheur : cette fois il n'était plus juge, il était bourreau.

Et en songeant à cela il sentait ce battement sourd que nous avons décrit, et qui lui était inconnu jusqu'alors, retentissant au fond de son cœur et emplissant sa poitrine de vagues appréhensions. C'est ainsi que, par une violente souffrance instinctive, est averti le blessé qui jamais n'approchera, sans trembler, le doigt de sa blessure ouverte et saignante avant que sa blessure ne soit refermée.

Mais la blessure qu'avait reçue Villefort était de celles qui ne se ferment pas, ou qui ne se ferment que pour se rouvrir plus sanglantes et plus douloureuses qu'auparavant.

Si, dans ce moment, la douce voix de Renée eût retenti à son oreille pour lui demander grâce, si la belle Mercédès fût entrée et lui eût dit : Au nom du Dieu qui nous regarde et qui nous juge, rendez-moi mon fiancé; oui, ce front à moitié plié sous la nécessité s'y fût courbé tout à fait, et de ses mains glacées eût sans doute, au risque de tout ce qui pouvait en résulter pour lui, signé l'ordre de mettre en liberté Dantès : mais aucune voix ne murmura dans le silence; et la porte ne s'ouvrit que pour donner entrée au valet de chambre de Villefort, qui vint lui dire que les chevaux de poste étaient à la calèche de voyage.

Villefort se leva ou plutôt bondit comme un homme qui triomphe d'une lutte inté-

rieure, courut à son secrétaire, versa dans ses poches tout l'or qui se trouvait dans un des tiroirs, tourna un instant effaré dans la chambre, la main sur son front, et articulant des paroles sans suite; puis enfin, sentant que son valet de chambre venait de lui poser son manteau sur les épaules, il sortit, s'élança en voiture et ordonna d'une voix brève de toucher rue du Grand-Cours, chez M. de Saint-Méran.

Le malheureux Dantès était condamné.

Comme l'avait promis M. de Saint-Méran, Villefort trouva la marquise et Renée dans le cabinet. En apercevant Renée, le jeune homme tressaillit; car il crut qu'elle allait lui demander de nouveau la liberté de Dantès. Mais, hélas ! il faut le dire à la

honte de notre égoïsme, la belle jeune fille n'était préoccupée que d'une chose : du départ de Villefort.

Elle aimait Villefort, Villefort allait partir au moment de devenir son mari, Villefort ne pouvait dire quand il reviendrait, et Renée, au lieu de plaindre Dantès, maudit l'homme qui par son crime la séparait de son amant.

— Que devait donc dire Mercédès !

La pauvre Mercédès avait retrouvé au coin de la rue de la Loge, Fernand, qui l'avait suivie; elle était rentrée aux Catalans, et mourante, désespérée, elle s'était jetée sur son lit. Devant ce lit Fernand s'était mis à genoux, et pressant sa main glacée, que Mercédès ne songeait pas à retirer, il la cou-

vrait de baisers brûlants que Mercédès ne sentait même pas.

Elle passa la nuit ainsi. La lampe s'éteignit quand il n'y eut plus d'huile : elle ne vit pas plus l'obscurité qu'elle n'avait vu la lumière, et le jour revint sans qu'elle vît le jour.

La douleur avait mis devant ses yeux un bandeau qui ne lui laissait voir qu'Édemond.

— Ah, vous êtes là ! dit-elle enfin en se retournant du côté de Fernand.

— Depuis hier je ne vous ai pas quittée, répondit Fernand avec un soupir douloureux.

M. Morrel ne s'était pas tenu pour battu :

il avait appris qu'à la suite de son interrogatoire Dantès avait été conduit à la prison, il avait alors couru chez tous ses amis, il s'était présenté chez les personnes de Marseille qui pouvaient avoir de l'influence, mais déjà le bruit s'était répandu que le jeune homme avait été arrêté comme agent bonapartiste, et, comme à cette époque les plus hasardeux regardaient comme un rêve insensé toute tentative de Napoléon pour remonter sur le trône, il n'avait trouvé partout que froideur, crainte et refus, et il était rentré chez lui désespéré, mais avouant cependant que la position était grave et que personne n'y pouvait rien.

De con côté, Caderousse était fort inquiet et fort tourmenté : au lieu de sortir

comme l'avait fait M. Morrel, au lieu d'essayer quelque chose en faveur de Dantès, pour lequel d'ailleurs il ne pouvait rien, il s'était enfermé avec deux bouteilles de vin de cassis, et avait essayé de noyer son inquiétude dans l'ivresse. Mais, dans l'état d'esprit où il se trouvait, c'était trop peu de deux bouteilles pour éteindre son jugement; il était donc demeuré, trop ivre pour aller chercher d'autre vin, pas assez ivre pour que l'ivresse eût éteint ses souvenirs, accoudé en face de ses deux bouteilles vides sur une table boiteuse, et voyant danser au reflet de sa chandelle à la longue mèche tous ces spectres qu'Hoffmann a semés sur ses manuscrits humides de punch comme une poussière noire et fantastique.

Danglars seul n'était ni tourmenté ni inquiet, Danglars même était joyeux ; car il s'était vengé d'un ennemi et avait assuré à bord du *Pharaon* sa place, qu'il craignait de perdre : Danglars était un de ces hommes de calcul qui naissent avec une plume derrière l'oreille et un encrier à la place du cœur ; tout était pour lui dans ce monde soustraction ou multiplication, et un chiffre lui paraissait bien plus précieux qu'un homme, quand ce chiffre pouvait augmenter le total que cet homme pouvait diminuer.

Danglars s'était donc couché à son heure ordinaire et dormait tranquillement.

Villefort, après avoir reçu la lettre de M. de Salvieux, embrassé Renée sur les

deux joues, baisé la main de madame de Saint-Méran et serré celle du marquis, courait la poste sur la route d'Aix.

Le père Dantès se mourait de douleur et d'inquiétude.

Quant à Édemond, nous savons ce qu'il était devenu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
1

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. Ier. Marseille. — L'arrivée. 1

II. Le père et le fils. 37

III. Les Catalans. 65

IV. Complot. 105

V. Le repas des fiançailles 129

VI. Le substitut du procureur du Roi. 177

VII. L'interrogatoire. 213

VIII. Le château d'If. 257

IX. Le soir des fiançailles. 299

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

Ouvrages récemment parus.

Fernande, par Alexandre Dumas. . . . . 3 v.

Le Vétéran du camp de la Lune, par Marco de Saint-Hilaire. 2

Feu Bressier et **Histoire invraisemblable,** par Alphonse Karr. 3

Géraldine, par madame Reybaud. 2

Ne touchez pas à la Hache, par Amédée Gouet. 2

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01743457 4